HORACE

ODES ET ÉPODES

CHANT SÉCULAIRE

Traduction nouvelle par le Comte de SÉGUIER

Gravures de MÉAULLE

D'après les Aquarelles de MEYER

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Saint-Benoît

1883

Odes et Épodes et Chants séculaires

Horace

A. Quantin, Paris, 1883

Exporté de Wikisource le 19 avril 2025

inclus:

- Épodes (Horace, Séguier)
- Chant séculaire (Horace, Séguier)

TABLE

PRÉFACE

ODES

LIVRE PREMIER

Pages

I À Mécène
II À César Octave
III Au vaisseau qui portait Virgile en Attique
IV À L. Sextius
V À Pyrrha
VI À Vipsanius Agrippa

VII À Lucius Munatius Plancus
VIII À Lydie
IX À Thaliarchus
X À Mercure
XI À Leuconoé
XII À Clio
XIII À Lydie
XIV À la République
XV Prédiction de Nérée
XVI Palinodie
XVII À Tyndaris
XVIII À Quintilius Varus
XIX Glycère
XX À Mécène
XXI En l'honneur des Latoïdes
XXII À Aristius Fuscus
XXIII À Chloé
XXIV À Virgile
XXV À Lydie
XXVI À Élius Lamia
XXVII À ses compagnons dans un festin
XXVIII L'ombre d'Archytas et un matelot
XXIX À Iccius
XXX À Vénus
XXXI À Apollon
XXXII À sa lyre
XXXIII À Albius Tibulle

XXXIV Acte de foi
XXXV À la Fortune
XXXVI Sur le retour de Plotius Numida
XXXVII Mort de Cléopâtre
XXXVIII À son esclave

LIVRE DEUXIÈME

I À C. Asinius Pollion
II À Sallustius Crispus
III À Q. Dellius
IV À Xanthias de Phocide
V Sur Lalagé
VI À Septimius
VII À Pompéius Varus
VIII À Barine
IX À Valgius
X À Licinius Muréna
XI À Quintius Hirpinus
XII À Mécène
XIII Contre un arbre de son domaine
XIV À Postume
XV Contre le luxe du siècle
XVI À Pompéius Grosphus
XVII À Mécène
XVIII À un riche avare

XIX À Bacchus
XX À Mécène

LIVRE TROISIÈME

I Sur le vrai bonheur
II À la jeunesse romaine
III À César Auguste
IV À Calliope
V Régulus
VI Aux Romains
VII À Astérie
VIII À Mécène
IX Dialogue d'Horace et de Lydie
X À Lycé
XI À Mercure
XII À Néobule
XIII À la fontaine de Bandusie
XIV Au peuple romain
XV À Chloris
XVI À Mécène
XVII À Élius Lamia
XVIII À Faune
XIX À Télèphe
XX À Pyrrus
XXI À une amphore

XXII À Diane
XXIII À Phidylé
XXIV Sur la corruption du temps
XXV À Bacchus
XXVI À Vénus
XXVII À Galatée
XXVIII À Lydé
XXIX À Mécèn
XXX Épilogue

LIVRE QUATRIÈME

I À Vénus
II À Jule Antoin
III À Melpomène
IV Éloge de Drusus
V À Auguste
VI À Apollon
VII À Torquatus
VIII À Censorinus
IX À Lollius
X À Ligurinus
XI À Phyllis
XII À Virgile
XIII À Lycé
XIV À Auguste

XV Louanges d’Auguste

EPODES

I À Mécène
II Alfius
III À Mécène
IV Contre Vedius Eufus
V Contre la magicienne Canidie
VI Contre un poète méchant
VII Aux Romains
VIII À Mécène
IX Contre Mévius
X À Pettius
XI À ses amis
XII À Mécène
XIII À Néère
XIV Au peuple romain
XV Horace et Canidie

CHANT SÉCULAIRE

Notes

I — À Mécène

Donc, cher Mécène, au péril de la vie
De César défendant les jours,
Tu vas lancer tes nefs de Liburnie
Sur des vaisseaux armés de tours.
Moi, que ferai-je, heureux quand tu subsistes,
Infortuné si tu péris ?
A des loisirs qui sans toi seront tristes
Dois-je résigner mes esprits,
Ou partager ces fatigues sublimes,
Comme il sied aux gens valeureux ?
Partageons-les : sur les alpestres cimes,
Dans le Caucase rigoureux,
Aux derniers bords de la Bretagne humide
Je te suivrai d'un cœur dispos.
Demandes-tu comment, faible et timide,
Je puis seconder tes travaux ?
A tes côtés, j'aurai moins d'amertumes,
Car l'absence accroît nos tourments:
Ainsi l'oiseau pour ses petits sans plumes
Redoute plus les noirs serpents,
Lorsqu'il s'éloigne, et pourtant sa présence
Ne leur serait d'aucun soutien.

Dans tous les camps, oui, je suivrai ta chance,
Afin de mieux devenir tien,
Et non pour voir ma terre plus fournie
De socs puissants, de vifs taureaux,
Voir de Calabre aux bois de Lucanie,
Avant l’été, fuir mes troupeaux,
Puis ma villa se dérouler splendide
Jusqu'aux murs du fils de Circé.
Assez de biens me valut ton égide:
Je ne veux point d'or amassé
Pour l'enfouir, comme un Chrémès sordide,
Ou le perdre en jeune insensé.

II — Alfius

Heureux qui, loin du tracas des affaires,
Et semblable aux premiers humains,
Guide ses bœufs dans le champ de ses pères
Sans s'occuper de tristes gains !
Comme soldat nul clairon ne l'appelle ;
Il nargue les flots courroucés,
Fuit le Forum et la porte rebelle
Des citoyens trop haut placés.
Tantôt il joint des ceps encor fragiles
Au tronc propice des ormeaux,
Et, serpe en main, court aux branches stériles
Pour enter de meilleurs rameaux;

Tantôt il voit, dans le vallon sonore.
Errer ses troupeaux mugissants;
Ou de miel pur il remplit mainte amphore.
Ou tond ses agneaux innocents.
Lorsque l'automne élève son trophée
De fruits brillants et savoureux.
Que bien il cueille et la poire greffée
Et le raisin aux tons pourpreux !
Ô bon Priape, ô Sylvain tutélaire,
Il vous les offre avec raison.
Veut-il l'abri d'un chêne séculaire,
Préfère-t-il l'épais gazon:
L'eau qui bondit entre ses hautes rives,
Le chant des oiseaux bocagers,
Quelque fontaine à cadences plaintives,
Tout l’invite aux sommes légers.
Dès que l'hiver ramène pluie et neiges,
Au gré de Jupiter tonnant,
Lâchant sa meute, il pousse dans ses pièges.
Le sanglier entreprenant.
D'amples réseaux sur de fines baguettes
Lui livrent le tourde glouton;
En ses lacets tombent, douces conquêtes,
Grue errante et lièvre poltron.
Parmi ces jeux qu'enfante la campagne,
Amour, qui n'oublierait tes maux ?
Que, d'autre part, une chaste compagne
Soigne le toit et les marmots,
Comme en Sabine ou dans l'actif ménage

De l'Apulien basané ;
Que du bois sec s'allume au foyer sage,
Quand l'époux rentre surmené ;
Du troupeau gras, au parc qui le recueille,
Qu'elle vide les seins lestés,
Au dolion puise un vin d'une feuille,
Serve des mets inachetés :
Non, de Lucrin les parfaits coquillages,
Ni le turbot, ni le sarget,
Si d'Orient jusques à nos rivages
Une tempête en dirigeait ;
Non, la pintade et le coq d'Ionie
Ne seraient pas plus succulents
Pour mon palais - que l'olive fournie
Par le plus riche de mes plants,
L'oseille née en terres prairiales,
La mauve d'un effet si doux,
L'agneau qu'on tue aux fêtes Terminales,
Ou le chevreau sauvé des loups.
Et quel plaisir de compter, de sa table,
Les moutons repus et lassés,
De voir ses bœufs revenir à l'étable,
Cou languissant, socs renversés,
Puis ses valets, capital respectable,
Autour du feu rire pressés ! »

Ainsi parlait, rêvant terre et provendes,
L'aimable usurier Alfius :

Il fit rentrer aux Ides ses écus....
Pour les replacer aux Calendes.

III — À Mécène

Si jamais fils, d'une exécrable main,
Étrangla sa mère chenue,
Qu'il goûte à l'ail pire que la ciguë.
Ô moissonneurs ! boyaux d'airain !
De quel toxique en moi court l'incendie ?
Dans cette herbe a-t-on infusé
Du sang d'aspic ? Est-ce un plat composé
A mon insu par Canidie ?
Lorsque Médée eut distingué Jason
Parmi l'élite de ses hommes,
Pour qu'il domptât les taureaux ignivomes
Elle l'oignit de ce poison.
Ainsi des dons offerts à sa rivale,
En fuyant sur un monstre ailé.
Jamais le sol en Pouille n'a brûlé
Sous plus de chaleur sidérale.
Jamais l'enduit d'un trop jaloux présent
N'embrasa mieux l'actif Hercule.
Si, quelque jour, pareil mets te stimule,
Je veux, ô Mécène plaisant,
Qu'à tes baisers ta belle s'opposant
Jusqu'au bord du lit se recule.

IV — Contre Védius Rufus

Autant l'agneau par instinct hait les loups,
Autant pour toi j'ai de la haine,
Esclave au dos stigmatisé de coups,
Aux pieds encor noirs de la chaîne.
Dans ta richesse en vain tu t’es carré;
L'or ne refait pas les personnes.
Lorsque tu vas sur le chemin sacré,
Traînant ta robe de six aunes,
N'entends-tu pas le concert de haros
Que soulève un dégoût suprême?
« Lui, qu'ont cinglé les fouets triumviraux
Jusqu'à lasser le crieur même,
A dans Falerne aujourd'hui mille arpents,
Galope en la voie Appienne,
Siège au milieu des chevaliers pimpants,
Malgré notre loi Roscienne.
Pourquoi lancer tant de braves rameurs
De nefs à proue éperonnée,
Contre un ramas de serfs et d'écumeurs,
Quand il est, lui, tribun d'armée? »

V — Contre la magicienne Canidie

« Au nom des dieux qui de là-haut gouvernent
Et la terre et le genre humain,
Que veut ce bruit, ce groupe féminin
Dont les visages me consternent ?
Toi, par tes fils, si Lucine jamais
A béni tes couches réelles,
Par cette pourpre, égide des plus frêles,
Par Jovis vengeur des méfaits,
Dis, pourquoi donc ces prunelles malignes
De marâtre, d'ours acculé ? »
L'enfant, qui tremble, ayant ainsi parlé,
Est dépouillé de ses insignes.
Ce tendre corps, pris dans un guet-apens,
Eût amolli le cœur d’un Thrace.
Mais Canidie, à la hideuse face,
Au front garni de courts serpents,
Fait préparer un bûcher d’ifs funèbres,
De caprifiguiers sépulcraux,
Mêle a des œufs teints du sang des crapauds
L'aile d'un oiseau de ténèbres,
Joint aux poisons que produit Iolcos,
A ceux dont l'Ibérie abonde,
Des os repris à quelque chienne immonde:
Tout s'embrase aux feux de Colchos.
Sagane alors, robe troussée, hispide
Comme un oursin, un sanglier
Serré de près, dans le logis entier
De l'Averne épand l'eau fétide.
Véia, toujours insensible aux remords,

Maniant une lourde bêche,
En haletant creusait la terre fraîche
Où plongé, le menton dehors,
Tel qu'un nageur dont la tête s'élève
Au-dessus du large courant,
L'enfant doit voir, trois fois le jour durant,
Des mets servis fuir comme en rêve.
Et quand la mort enfin clora ses yeux
Las de l'horrible duperie,
Son foie aride et sa moelle appauvrie
Formeront un philtre amoureux.
Naples l'oisive et les cités voisines
Disent qu'à ce drame inouï
Vint Folia, rebut de Rimini,
Un monstre d'ardeurs masculines,
Qui ferait choir, d'un mot thessalien,
Lune et soleil sur notre sphère.
Que ne dit point Canidie, en l'affaire,
Tout en rongeant son pouce ancien,
D'une dent noire ? « Ô vous, de mes pratiques
Les témoins sans cesse discrets,
Diane, ô Nuit, qui de voiles secrets
Entourez les œuvres magiques,
Venez, venez, sur des toits ennemis
Tournez votre ire et vos justices !
Aux bois affreux alors qu'avec délices
Gisent les fauves endormis,
De leurs abois que les chiens de Subure
Suivent l'adultère vieillard,

Hué par tous, et parfumé d'un nard
De ma recette la plus sûre.
Qu’arrive-t-il ? Est-ce là ce poison
Dont Médée, à l'âme infernale,
Tua de loin sa superbe rivale,
La fille du puissant Créon,
Lorsque sa robe, amer présent de noces,
A de tels sucs prit feu soudain ?
Pourtant point d'herbe échappée à ma main,
Nul arbre aux lieux les plus atroces.
Il dort tranquille en un lit saturé
Du morne oubli de toute amante.
Ah ! ah ! il marche... une autre, plus savante,
De mes chaînes l'a délivré.
Ô fier Varus, quels pleurs tu vas répandre
Par des philtres inusités
Tu reviendras, et tes sens hébétés,
Point de Marse pour te les rendre.
J'apprêterai, ma main te versera
Une mixture souveraine,
Et sous les mers je veux que le ciel traîne,
Tandis qu'aux cieux la terre ira,
Si ton cœur sec ne se brûle à mes flammes
Comme ce bitume à ces feux ! »
Ici l'enfant n'adressa plus de vœux
Ni de soupirs à ces infâmes;
Mais, concentrant son âme dans sa voix,
Il éclate en nouveau Thyeste:
« Tous vos poisons d'un Destin manifeste

Ne changeront jamais les lois.
Je vous maudis, femmes ! par nulle hostie
L'anathème n'est détourné.
Oui, dans ce bouge à peine exterminé,
J'accourrai, nocturne Furie.
Mon ombre ira vous déchirer les chairs,
C'est le privilège des Mânes;
Je m'assiérai sur vos gorges profanes,
L'horreur tiendra vos yeux ouverts.
De rue en rue, ô vieilles avilies,
Le peuple vous lapidera.
Sur vos lambeaux le loup s"acharnera,
Avec l'oiseau des Esquilies ;
Et ma famille, en ses mélancolies,
De ce spectacle jouira ! »

VI — Contre un poète méchant

Pourquoi vexer des étrangers paisibles,
Chien sans vigueur devant les loups?
Tourne vers moi tes menaces risibles,
Mords, si tu peux, qui rend les coups.
Tel qu'un molosse, un laconien fauve,
Solide appui des pastoureaux,
L'oreille droite, et par monts et par vaux
J'atteins la bête qui se sauve.
Toi, quand tes cris ont effrayé les champs,

A l'os qu'on t'offre tu t'arrêtes.
Garde toi bien, car j'ai des cornes prêtes
A transpercer tous les méchants,
Comme l’a fait le gendre de Lycambe
Ou l'ennemi de Bupalus.
Si quelque chien me déchire la jambe,
Crois-tu que je geigne en perclus?

VII — Aux Romains

Où courez-vous, cruels ? Pourquoi ces glaives,
Hier en paix dans vos logis?
De sang romain les champs, l'onde et les grèves
Ne sont-ils pas assez rougis?
Vous n'allez point de Carthage abhorrée
Escalader les fières tours,
Mener captif, sur la route Sacrée,
Le Breton rebelle toujours,
Mais faire voir, le Parthe le souhaite,
Rome-expirant grâce aux Latins.
Jamais entre eux de rage si complète
Loups ni lions ne sont atteints.
Qui vous entraîne? Une aveugle démence?
L'enfer? Vos crimes? Répondez !
Chacun se tait, la stupeur est immense,
Tous pâlissent intimidés.
N'en doutons plus: pour un noir fratricide

Le Sort accable les Romains.
Oui, de Rémus l'assassinat perfide
Au meurtre encor pousse nos mains !

VIII — ***

(épode non traduite)

IX — À Mécène

Dans ton palais, ô fortuné Mécène,
Pour célébrer César vainqueur,
Quand boirons-nous —Zeus l'approuve sans peine—
Ce cécube, ton vin d'honneur,
Aux doux accords des flûtes de Pergame
S'unissant au luth dorien ?
Ainsi fut fait, quand, ses vaisseaux en flamme,
S'enfuit le chef neptunien
Qui menaçait nos bras des mêmes chaînes
Qu'il ôtait aux serfs ses amis.
Las ! des Romains, ô fabuleuses scènes !
D’une femme soldats soumis,
Osent porter et le casque et l'épée,
Sous des castrats à flasques peaux,
Et le soleil près d'un vil conopée

Voit se balancer nos drapeaux !
N'y tenant plus, lors deux mille Galates
Tournent bride, acclamant César,
Et sur la gauche aussitôt les pirates
Cherchent un port à tout hasard.
Io triomphe ! où sont tes chars d'ivoire,
Tes bœufs que le joug respecta ?
Io triomphe ! Octave a plus de gloire
Que le dompteur de Jugurtha,
Que l'Africain qui fonda sur Carthage
Sa renommée et son tombeau.
Notre ennemi, vaincu sur toute plage,
Change sa pourpre en noir manteau.
Peut-être il court vers la Crète aux cent villes,
Jouet constant des vents amers ;
Peut-être il fuit jusqu'aux Syrtes mobiles,
Ou bien sans but il bat les mers.
Apporte, enfant, de plus larges calices,
Puis du Chio, puis du Lesbos;
Pour que l'ivresse ait des suites propices,
Verse le cécube à propos.
Je veux, Bacchus, noyer dans tes délices
Mes alarmes pour mon héros.

X — Contre Mévius

Ce vaisseau part sous un mauvais auspice:
Il porte l'infect Mévius.
Ne manque pas, Auster, de courir sus;
Contre ses flancs que l'eau bondisse.
Que l’Eurus noir sur les flots turbulents
Disperse rames et cordages.
Que le Nord souffle ainsi qu'aux monts sauvages
Lorsqu'il brise les pins tremblants.
Que, dans la nuit, nul astre ne le guide,
Au coucher du triste Orion.
Qu'il ait le sort qu'aux vainqueurs d'Ilion
Réserva le gouffre liquide,
Quand des remparts Pallas tourna ses coups
Sur Ajax et sa nef impie.
Oh! par tes gens la fatigue subie!
Et toi, quel deuil, quels regards fous,
Quels vœux abjects, quelle prière vaine
A Jupiter n'écoutant rien,
Dès qu'aux récifs du golfe ionien
Le Notus rompra ta carène !
Va, que ton corps, d'une roche pendant,
Offre aux plongeons de grasses fêtes,
Et, de ma main, je dévoue aux Tempêtes
Une brebis, un bouc ardent.

XI — À Pettius

Ô Pettius, je ne saurais écrire,
Comme autrefois, des chansons:
Vénus me tient sous son empire,

Et me choisit, entre ses nourrissons,
Pour aimer avec délire
Jeunes beautés, tendres garçons.

Trois fois décembre a séché la verdure,
Depuis que j'ai secoué
D'Inachia la chaîne impure.

Combien je fus dans Rome bafoué !
J'en porte encor la blessure.
A quel repentir m'ont voué

Tous ces banquets où langueur et silence,
Et soupirs jetés soudain
Trahissaient mon ardeur intense !

« Du pauvre, eh quoi ! le dévouement certain
Contre l'or est sans puissance ? »
Disais-je, en pleurant sur ton sein,

Lorsque Bacchus, troublant ma faible tête
De sa plus chaude liqueur,
Déliait ma langue indiscrète.

Oh ! si jamais bouillonne dans mon cœur

Un courroux que rien n'arrête,
Et si je livre au vent moqueur

Mes désespoirs, remèdes inutiles,
Honteux de pareils rivaux,
Je finis ces luttes stériles ! »

Après l’éclat de sentiments si beaux:
« Rejoins tes lares tranquilles »,
M’ordonnais-tu. Moi, d'un pied faux,

Je retournais à la porte mutine,
Au seuil rude où j'ai meurtri
Mon flanc en vain et ma poitrine.

Or, maintenant, Lycisque est mon chéri,
Lui, de grâce féminine
Plus qu'aucune femme pétri.

Ce doux lien, il n'est rien qui le tranche,
Ni les conseils généreux,
Ni la censure la plus franche:

Rien, si ce n'est un autre amour fougueux
Pour quelque vierge à peau blanche,
Ou quelque éphèbe aux longs cheveux.

XII — ***

(épode non traduite)

XIII — À ses amis

Une horride tempête a contracté les cieux ;
Jupiter fond en pluie, en neige.
Sous Éole et son cortège
Mugissent mer et bois. Amis, saisissons mieux
L'occasion au vol rapide:
Tant que la jambe est valide,
Et qu'il nous sied, laissons la tristesse aux fronts vieux.
Toi, sers le vin qui de Torquate,
Mon consul, porte la date.
Quant au reste, il suffit. Peut-être un dieu clément
Sauvera la chose romaine.
Ores du nard d' Achémène
Il faut nous parfumer, puis dissiper gaîment,
Aux sons des cordes mercuriques,
Nos soucis patriotiques.
Du Centaure au Phtien c'était l'enseignement:
« Héros fait pour mainte prouesse,
Fils mortel d'une déesse,
Un sol nouveau t'attend, le sol d'Assaracus
Qu'arrose le faible Scamandre,
Où Simoïs court s'épandre.»

Mais la Parque te nie, en ses fils exigus,
Le retour: ta mère azurée,
N’en charmera ta contrée.
Là, soulage du moins les chagrins trop aigus
Par du vin, des chansons fleuries
Et d’aimables causeries.

XIV — À Mécène

Ami, c'est me tuer que demander sans cesse
Pourquoi la molle oisiveté
M'ôte le souvenir de ma vieille promesse,
Comme si du morne Léthé
J'avais tari d'un coup les eaux soporifiques.
Un dieu seul, un dieu m'interdit
D'amener à sa fin le recueil d’ïambiques
Dont ma verve te répondit.
Ainsi brûla, dit-on, pour le Samien Bathylle
L'amoureux vieillard de Téos,
Qui sur sa lyre courbe, en un mètre facile,
Soupira tant de doux propos.
Las ! tu brûles toi-même, et plus bel incendie
N'embrasa Troie antiquement.
Bénis donc ton destin: moi,j'aime une affranchie,
Phryné, qui veut plus d'un amant.

XV — À Néère

C'était la nuit, Phébé dans le clair firmament
Brillait parmi de moindres sphères,
Quand toi, près d'offenser les dieux, témoins sévères,
Tu répétais ce mien serment,
Tes bras mieux enlacés à ma taille fébrile
Qu'un lierre au tronc d'un svelte ormeau:
« Tant qu'Orion, l'hiver, sera rude au vaisseau,
A tout bercail le loup hostile,
Tant que Phébus au vent livrera ses cheveux,
Notre flamme vivra sincère. »
Que tu vas regretter mon courage, ô Néère,
Car si Flaccus est vigoureux,
Il ne souffrira point qu'un autre use ta couche
Et courra se pourvoir ailleurs.
Ne crois pas que je cède à tes charmes trompeurs,
Quelque peine enfin qui te touche.
Et toi, qui que tu sois, émule préféré
Qui marche fier de sa déveine,
Tu peux avoir troupeaux et maint vaste domaine ;
Par le Pactole être doré
D'Euphorbe-Pythagore en familier t'inscrire,
Vaincre en prestance Niréus,
Bientôt tu pleureras tes amours disparus:
Lors ce sera mon tour de rire.

XVI — Au peuple romain

Encore un âge en proie aux guerres domestiques,
Rome périt sous sa propre grandeur.
Elle qui triompha de ses voisins Marsiques,
Des noirs Toscans de Porsenne en fureur,
Du Capouan jaloux, de Spartaque aux mains rudes,
De l’Allobroge aisément factieux;
Elle qui des Germains chassa les multitudes,
Même Annibal, effroi de nos aïeux,
C'est nous qui la perdons, race impie et maudite,
Et son beau sol aux fauves reviendra.
Un barbare vainqueur, dans la ville détruite,
Sur notre cendre au galop passera,
Et du grand Quirinus — ô comble des outrages ! —
Hors du sépulcre il balaiera les os.
Vous cherchez tous peut-être, ou du moins les plus sages,
Par quel moyen échapper à ces maux ?
Eh bien, que nul avis sur le mien ne prévale:
Comme jadis, en leur mâle courroux,
Les Phocéens ont fui, laissant terre natale,
Temples et dieux aux sangliers, aux loups,
Cheminons au hasard, voguons, n'importe l'onde,
Au gré des vents ou du Sud ou du Nord.
Est-ce bien ? A-t-on mieux ? L'augure nous seconde:
Pourquoi tarder de s'élancer à bord ?
Mais faisons ce serment: « Quand sur l'algue marine
Les rocs tiendront, rentrer sera permis.

Vers Rome l'on pourra cingler, lorsque Matine
Sous l'Eridan noiera son front soumis ;
Lorsque de l'Apennin la mer joindra le faîte;
Qu'un rut terrible, un monstrueux élan
Au tigre accouplera la biche satisfaite ;
Quand la colombe aimera le milan;
Que les bœufs aux lions se mêleront d'eux-mêmes ;
Que boucs sans poils boiront aux flots salés. »
Après ce pacte fier, cent autres anathèmes
Qui du retour nous confisquent les clés,
Partons tous, ou du moins les meilleurs; que le reste,
Troupeau sans âme, erre aux foyers maudits.
Vous les hommes de cœur, trêve au chagrin funeste,
Et loin du Tibre allez, colons hardis !
L'Océan nous attend. Gagnons ces champs superbes,
Ces champs féconds, ces îles de bonheur
Où Cérès sans effort étale mille gerbes,
Où le cep croît, vierge du sécateur,
Où l'arbre de Pallas prodigue son olive,
Où du figuier le fruit est incessant,
Où le chêne distille un doux miel, où l'eau vive
Du haut des monts tombe en retentissant.
La chèvre, dans ces lieux, s'offre à qui doit la traire ;
Le bon troupeau revient, les seins bénis.
L'ours du soir au bercail n'accourt pas sanguinaire ;
Point de couleuvre exhaussant d'affreux nids.
Quels miracles encor ! Là, d'une pluie intense,
Jamais l'Eurus n'abîme les moissons.
Jamais un sol brûlant n'y flétrit la semence:

Le roi des cieux sourit aux deux saisons.
Là n'abordèrent point la nef des Argonautes,
Ni de Colchos l'impudique beauté.
Les marins de Sidon n'ont pas fouillé ces côtes,
Pas même Ulysse et son camp ballotté.
Nulle contagion, aucun astre contraire
Ne sévit là sur le bétail serein.
Jupiter aux cœurs purs réserva cette terre,
Quand l'âge d'or fit place aux jours d'airain.
L'âge de fer suivit, mais l'on peut s'y soustraire
En pratiquant mon avis souverain.

XVII — Horace et Canidie

{{Centré| HORACE}}

Enfin je cède à ton art tout-puissant !
Canidia, par la reine des Ombres,
Par la déesse au terrible croissant,
Par ces recueils dont les formules sombres
Peuvent du ciel détacher les flambeaux,
Grâce, fais trêve à ta nénie hostile ;
Tourne au rebours, tourne tes prompts fuseaux.
Jadis Télèphe émut le cœur d'Achille,
Et cependant ses Mysiens jaloux
Avaient sur lui fait pleuvoir mille coups.
Lorsque Priam, sortant de ses murailles,

Eut embrassé les genoux du Phtien,
Hector reçut d'honnêtes funérailles,
Lui qu'attendaient le vautour et le chien.
D'un crin soyeux les compagnons d'Ulysse
Virent leurs corps délivrés par Circé :
Langue et cerveau reprirent leur office ;
Sur chaque front revint l'honneur passé.
Assez longtemps j'éprouvai ta vengeance,
Ô toi l'amour des marins, des commis.
De mes os secs émigre la jouvence ;
Ma peau se ride, et mes traits sont blêmis.
Sous tes odeurs blanchit ma chevelure,
Aucun repos n'allège mon tourment ;
Le jour paraît, la nuit retombe obscure,
Et mon sein reste oppressé constamment.
Va, je crois tout ; mon orgueil capitule:
Un chant samnite évoque les chagrins,
La tête éclate aux marsiques refrains.
Es-tu contente ? Ô terre ! ô mer ! Je brûle
Comme jamais sur son bûcher Hercule,
Ni dans l'Etna la lave en rugissant
N'ont pu brûler. Sorcière de Colchide,
Tu n'éteindras ton creuset menaçant
Qu'aux vents moqueurs n'ait fui ma cendre aride.
Quand cessera ma misère ? A quel prix ?
Parle : aussitôt je subirai ma peine
Fidèlement. Faut-il une centaine
De taureaux noirs ? Veux-tu des chants fleuris
Et mensongers ? Ô chaste et sainte femme !

Étoile d'or, tu vas briller aux cieux.
Les fiers Gémeaux, qu'aigrit un vers infâme
Contre leur sœur, au chantre audacieux
Qui s'amenda rendirent ses deux yeux.
Imite-les: rends-moi mon âme entière !
Car tu le peux, toi, noble par le sort,
Vieille inhabile à ravir la poussière
Des indigents, neuf jours après leur mort.
Ton bras est pur, ta douceur recherchée;
Tes fils sont tiens: oui, c'est ton propre sang
Que la matrone enlève au drap récent,
Quand hors du lit tu cours, leste accouchée.

CANIDIE

De vains appels pourquoi me fatiguer ?
Les rocs battus en hiver par l'orage
Seraient moins sourds aux clameurs d'un naufrage.
Impunément, quoi ! tu pourrais narguer,
Trahir Cotys, le rit de l'amour libre,
Et, juge altier du magique Esquilin,
Faire mon nom odieux sur le Tibre ?
Que servirait d'acheter mon venin
Au Pélignum, d'en doubler la puissance ?
La mort sera moins prompte que tes vœux :
Tu traîneras une lourde existence,
Pour voir tes maux sans cesse plus affreux.
C'est le repos qu'invoquent et Tantale,
Dupe éternel d'un attrayant festin,
Et Prométhée, au vautour intestin,
Et ce Sisyphe à sa roche fatale

Toujours poussant: Souffrez ! dit le Destin.
Dans les dégoûts de ta vie anémique,
Toi, tu voudras t'élancer d'un sommet,
Ou te percer d'une lame norique,
Ou, mais en vain, t'étrangler au lacet.
Moi, cavalier enfourchant ton épaule,
Le monde alors me semblera petit.
Quoi ! sous ma main la cire marche et vit, —
Tu le sais bien, argus ! — du divin pôle
Je peux, d'un cri, jeter la lune à bas,
Je puis des morts animer les reliques,
Élaborer mille agents cupidiques,
Et sur toi seul mon art n'agirait pas !

LE PONTIFE

Phébus, et toi, Diane forestière,
Couple adorable et toujours adoré,
Gloire du ciel, oyez notre prière
Dans ce temps consacré,
Où, révérant les pages sibyllines,
Des chœurs choisis de vierges, de garçons,
Doivent chanter d’éclatantes chansons
Aux dieux des sept collines.
<poem>

LES GARÇONS

Toi dont le char au cours aérien Fuit, reparaît, le même aux yeux de l’homme, Alme Soleil, puisses-tu ne voir rien

De plus puissant que Rome !

LES VIERGES

Des mères sois l’appui victorieux, Toi qui de tous marques l’heure natale, Ilythia, Lucine ou Génitale,

Si ce nom te plaît mieux.

Accrois leur race, ô déesse, et seconde Les hauts décrets sur les nœuds conjugaux ; Oui, rends la loi maritale féconde

En citoyens nouveaux :

Alors un laps de dix fois onze années Ramènera ces jeux et ces accords, Pendant trois jours de fêtes fortunées,

Trois nuits de saints transports.

LES DEUX CHŒURS

Vous mêmement, ô Parques véridiques, Dont les arrêts du Sort vont respectés, Accourez joindre à nos succès antiques

D’autres prospérités.

Que Tellus, riche en troupeaux, en cultures, Orne d’épis les cheveux de Cérès ; Que l’onde et l’air de toutes les germures

Nourrissent les progrès.

UN GARÇON Rentre, Apollon, tes flèches mortifères ; Vois, d’un œil doux, nos suppliantes mains.

UNE VIERGE

Lune bicorne, entends, reine des sphères,

Les filles des Romains.

LES DEUX CHŒURS

Dieux bienveillants, si Rome est votre ouvrage, Si des Troyens par votre ordre ont laissé Leurs toits, leur ville, et librement passé

A l’étrusque rivage,

Sous l’étendard du pieux Énéas Qui, survivant à sa patrie en cendre, Fraya la route, assuré de leur rendre

Plus qu’ils n’avaient là-bas :

De pures mœurs dotez l’humble jeunesse ; Aux bons vieillards accordez le repos. Multipliez nos biens et nos héros ;

Élevez-nous sans cesse !

Comblez en tout, comblez, par ces bœufs blancs L’auguste fils de Vénus et d’Anchise ; Terrible aux forts, que son bras s’humanise

Pour les vaincus tremblants.

LE PONTIFE

Déjà le Mède, et sur terre et sur l’onde,
Craint sa puissance et les faisceaux albains ;
L’lndou, le Scythe, hier encor si hautains,
Attendent qu’il réponde.
La Paix, la Foi reprennent leur essor ;
Vertu, Pudeur osent enfin renaître,
Et l’Abondance, avec sa corne d’or,
Verse à flots le bien-être.

LES GARÇONS

Daigne Phébus, l’archer resplendissant,

Le grand devin, l’ami des Piérides,
Dont la science à l’humain languissant
Rend des forces rapides,
S’il s’intéresse aux sommets Palatins,
Du Latium et de l’Aigle romaine
De siècle en siècle étendre le domaine
Et les heureux destins !

LES VIERGES

Veuille Phébé, sur l’Aventin, l’Algide,
Souscrire aux vœux de nos quindécemvirs.
Comme exaucer la jeunesse candide
En ses parfaits désirs !

LE PONTIFE

C’est bien fêter Apollon et Diane.
Chœurs, soyez sûrs, en quittant ces autels,
Que Jupiter et tous les Immortels
Ont béni votre organe.

PRÉFACE

La vie d'Horace est connue et nous n'en prendrons que les particularités qui expliquent sa poésie. Élevé, quoique fils d'affranchi, avec autant de dépense et de soin que les enfants des chevaliers ou des sénateurs, il étudiait la philosophie à Athènes, lorsque Brutus y vint exciter la jeunesse romaine à combattre pour la République. Horace avait alors vingt-deux ans. Il s'enrôla fut nommé tribun militaire et prit part à la bataille de Philippes et à la déroute qui la suivit. Inscrit sans doute sur la liste des proscriptions, puis amnistié, ses biens n'en furent pas moins perdus. Il dut vivre quelques années d'un emploi de scribe dans les bureaux des questeurs. C'est là, paraît-il, qu'il aurait commencé à écrire des vers, les épodes, les satires, qui le tirèrent à la fois de la misère et de l'obscurité.

..... inopemque paterni
Et laris et fundi, paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

Ce qui ne veut pas dire qu'il se mit aux gages d'un libraire. Ces premiers essais n'avaient d'autre but que de le faire connaître, et, par là, de changer sa fortune. Ils lui valurent d'abord l'estime affectueuse d'Asinius Pollion, ainsi que de Varius et de Virgile. Ces deux célèbres poètes, déjà liés avec Mécène, présentèrent leur nouveau confrère au ministre protecteur des arts, qui s'attacha vivement à lui et lui fit présent d'un domaine en Sabine, non loin de Rome, situé sur les pentes de l'Ustique, en vue du mont Lucrétile. Horace garda vis-à-vis de son bienfaiteur une certaine indépendance. Tout en l'invitant de temps à autre à venir boire de son vin de Cécube, il lui parlait avec franchise, sur le pied d'un obligé reconnaissant, mais point du tout servile. On le voit par l'épître où il lui dit : « Plutôt que de paraître m'engraisser à vos dépens, j'aime mieux tout rendre. » Et Mécène, loin de s'en fâcher, le recommandait plus tard d'une façon spéciale à l'empereur dans son testament : « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même. » Auguste n'avait pas attendu l'invitation pour faire le premier des avances au poète, se plaignant même doucement à lui de n'avoir pas encore été nommé dans ses vers. Il voulut aussi l'avoir pour secrétaire. Horace refusa, préférant l'indépendance avec un revenu modeste. Nullement orgueilleux de la faveur impériale, il rappelait volontiers aux courtisans, loin d'en rougir devant eux, le souvenir ému de son père l'affranchi. Resté fidèle aux opinions de sa jeunesse, l'ami de Mécène continuera, en plein despotisme, à célébrer la liberté ravie et le noble trépas de Caton. Fuyant toutefois les stoïciens, dont la

morgue se guinde et se piète en un vain effort pour s'élever au-dessus des faiblesses humaines, il inclinerait plutôt vers la morale d'Aristippe, qui se résigne à l'existence et l'accepte telle qu'elle est, avec ses plaisirs et ses peines et sait y trouver les éléments d'un bien-être qui lui suffit.

Nul mieux que lui n'a rendu le charme intime qui naît des habitudes d'une vie simple, librement choisie, et la fleur inattendue de poésie qui tout d'un coup s'y découvre et la couronne. On se le représente volontiers dans sa maison de la Sabine, au bord de la source d'eau vive qui répand une si délicieuse fraîcheur. Débarrassé de tout souci matériel et la vue chaque jour réjouie par les bois et les rochers pittoresques d'alentour, il se délecte, sous ses poiriers en fleur, à relire Sapho, Alcée, Anacréon, en même temps qu'il fait passer dans la langue latine l'esprit brillant et léger de ces beaux génies de la Grèce. Écrivant peu, mais rien que d'exquis, de façon à ménager sa veine au profit de sa renommée, aucune ambition ne le tourmente, aucune passion violente ne l'agite. Les maîtresses qui tour à tour ont égayé ses loisirs ou occupé un moment son cœur, sans le déchirer jamais, Néère, Tyndaris, Cinara, Barine, Lalagé, ne cherchaient, comme lui, dans l'amour que les plaisirs qu'il donne, et ne le fatiguaient pas d'une trop longue fidélité.

Les vrais poètes sont contemporains de tous les siècles et la postérité continue d'aimer et d'honorer dans sa meilleure part l'âme profonde ou légère qu'ils ont exhalée dans leurs chants. Sauf la différence des temps et des mœurs, Horace

est encore un des nôtres, le mieux doué, le plus sensible et le plus délicat. S'il savoure avec délices les douceurs de la vie rustique, il ne s'y laisse pas absorber. Même en vantant la campagne, il se souvient de la ville et reste en partie citadin. On le devine à la ciselure de diction qu'il porte dans ses odes et qu'un art consommé peut seul atteindre. « Son expression, a dit un habile critique, est vive et concise, son image serrée et polie jusqu'à l'éclat : elle luit comme un marbre de Paros, comme un portique d'Albano au soleil. »

A mesure que l'âge avance et que s'accroît son expérience des hommes et des choses, le poète philosophe s'élève de terre aussi haut qu'il soit donné à notre nature sans perdre pied et remplit ses vers d'excellents préceptes de sagesse pratique. Une vivacité charmante de raison et de jugement, que met dans tout son jour la plus heure use propriété d'expression, fait de chacun d'eux un adage qui se loge en la mémoire et rit à l'imagination dans une image immortelle. Code excellent d'hygiène morale que son livre I on y apprend de quelle étoffe la vie est faite et les moyens d'en user sobrement. Malgré les révolutions du goût et le chemin parcouru depuis, on tournera toujours les yeux vers ce phare lointain pour reconnaître sa route.

Horace est un de ces poètes dont on comprend tout, chez qui tout est net et clair, qui gagnent à être sans cesse relus, entourés d'une pleine et pénétrante lumière, à qui enfin s'applique le mieux ce mot de Vauvenargues : « La netteté est le vernis des maîtres. » Ce qui ajoute encore au charme de ses écrits, c'est l'abandon avec lequel il se livre

entièrement à nous tel qu'il est, sans chercher à s'embellir ni à nous en imposer. Chacun retrouve en lui ses propres impressions, ses défaillances, les pensées tristes qui viennent parfois l'effleurer au sein du bonheur, ainsi que ses goûts un peu sensuels, combattus par des élans d'élévation morale. Il est à la fois pour l'humanité un consolateur et un guide, qui enseigne à aimer la vie, à jouir sans abus des agréments et des douceurs de ce bas monde. Oh ! qu'il est rare de rencontrer chez un grand poète un tel mélange d'imagination, de bon sens et de belle humeur !

Hardie en sa simplicité et d'une nouveauté sans cesse renaissante, la langue d'Horace tente le traducteur par ses difficultés mêmes. Le vers seul, avec ses figures audacieuses, ses tours elliptiques, les coupes, les inversions, les rejets refusés à la prose et dont on lui passe la liberté ; le vers seul, disons-nous, est capable de suivre la pensée capricieuse d'un écrivain si original, de rendre la vigueur et la grâce de ces strophes ailées, d'en répercuter l'harmonie et le nombre. Encore faut-il qu'il soit manié par quelqu'un qui connaisse à fond les secrets de notre prosodie, moins pauvre qu'où ne la suppose, et ses gammes si variées, afin de les appliquer tour à tour au modèle, si l'on en veut sauver religieusement la fleur et l'éclat. Ces qualités si difficiles à rencontrer, M. le comte de Séguier en a donné brillamment la preuve dans sa traduction des *Amours d'Ovide*, si favorablement accueillie du public. Dans celle des odes d'Horace, il entre avec une habileté rare dans le svelte et le découpé des rythmes, serre les images de près et

fait saillir dans un vers moulé exactement sur le latin le détail particulier qui seul égayé à la fois et réalise la poésie. Au lieu de s'asservir, comme d'autres, à une littéralité méticuleuse, à un humble décalque, il a rivalisé le plus souvent avec son auteur, reprenant à son compte l'idée première et réinventant, pour la produire en notre langue, une forme animée et vivante. En un mot, il a versé le divin breuvage dans une coupe semblable et sculptée avec art. Jamais il n'a rendu les armes sans avoir tenté les derniers efforts d'adresse et de souplesse de nerf dans la lutte. Nous pourrions en citer de nombreux exemples ; un seul suffira.

Horace termine l'ode XXXVII[e] de son premier livre, chant d'allégresse où il célèbre la victoire des Romains sur Cléopâtre, par les beaux vers que voici :

Deliberata morte ferocior,
Sævis Liburnis scilicet invideus
Privata deduci superbo,
Non humilis mulier triumpho.

Que d'idées et d'images groupées en un si petit espace ! On y voit les sentiments complexes de Cléopâtre, à la fois plus fière depuis qu'elle a perdu le trône et décidé sa mort, et jalouse, ce semble, de dérober ainsi aux navires d'Octave l'honneur de traîner une telle femme à la pompe triomphale. Il vous paraît impossible, n'est-ce pas ? d'enfermer tout cela en quatre vers français. Eh bien, M. de Séguier y est

parvenu. Sans rien sacrifier à l’élégance ni à l’exactitude, il a serré la forme de manière qu’aucune miette du texte ne fût perdue. Voyez plutôt :

Cette libre mort augmenta sa fierté,
Car elle empêchait nos cohortes navales
De traîner aux pompes triomphales,
Comme un jouet, pareille majesté.

Malgré tout, il y aura peut-être encore des gens qui, opposant l’original à la traduction, persisteront à préférer l’un à l’autre, afin de se donner l’air de connaisseurs très experts en poésie. Qu’y faire ? On ne peut contenter tout le monde et certains critiques.

A. P.

I

À MÉCÈNE

Mécénas, issu de souche royale,
Ô toi mon appui, ma gloire idéale,
Il est des mortels qu'enivre en un char
Le sable achéen ; que borne sauvée
Par la roue ardente et palme enlevée
Égalent aux dieux, buveurs de nectar.
L'un est rayonnant si la plèbe étrange
Comble son orgueil des honneurs triplés ;
L'autre, s'il renferme en sa propre grange
Tout ce qu'en Libye on vanne de blés.
Heureux de bêcher la glèbe natale,
Celui-ci jamais n'irait de Myrtos,
En marin tremblant, pour tout l'or d'Attale,
Sur nef cypriote explorer les flots.
Le marchand qu'émeut, vers l'onde d'Icare,
L'Africus grondant, vante le loisir.
Les champs patriens : bientôt il répare
Ses bateaux défaits, âpre à s'enrichir.
Tel autre gaîment hume un vieux massique,
Et, le tiers du jour, oisif de plein gré,

Repose à l’abri d’un berceau rustique.
Ou près d’une source au courant sacré.
Mille aiment les camps, le son des trompettes,
L’appel des clairons, avec les conquêtes,
Des mères l’effroi. Voici le chasseur.
Loin de tendre épouse affrontant les neiges,
Qu’un cerf de sa meute éveille l’ardeur,
Ou qu’un ragot marse ait rompu ses pièges.
Moi, le lierre, honneur de tout docte front,
M’entr’ouvre l’Olympe ; et les frais bocages.
Les chœurs des sylvains, des nymphes volages.
Font ma vie à part, si ne s’interrompt
La flûte d’Euterpe, et si Polymnie
D’accords lesbiens daigne m’enchanter.
Dans le corps lyrique ose me compter.
Aux cieux touchera ma tête infinie.

II

À CÉSAR OCTAVE

Assez de neige et de funestes grêles !
Zeus trop longtemps, de son ardente main
Fulgurisant nos saintes citadelles,
Fit craindre au sol romain,

Fit craindre au monde un retour des époques
De vaste horreur où Pyrrha gémissait,
Lorsque Protée, avec l’ost de ses phoques,
Jusqu’aux grands monts passait ;

Quand les poissons s’arrêtaient sur les ormes,
De la colombe asiles regrettés,
Et que les daims, parmi les flots énormes.
Nageaient épouvantés.

Nous l’avons vu ! des étrusques rivages
Le Tibre jaune en fureur s’écarta
Pour renverser les numéens ouvrages,
Le temple de Vesta :

Oui, trop sensible à la douleur d’Ilie,
Malgré Jovis jaloux de la venger,
L’humide époux, sa gauche étant franchie,
Mit la ville en danger.

Diminués par nos œuvres perverses,
Nos jeunes gens, d’affreux débats instruits,
Sauront qu’un fer aiguisé pour les Perses
Nous seuls nous a détruits.

Quel dieu du sort de l’empire en ruine
Chargerons-nous ? Vestales, par quels soins
Fléchira-t-on la patronne divine
Dont l’oreille entend moins ?

À qui le ciel confiera-t-il le rôle
D’expiateur ? Ah ! du sacré vallon,
D’un pan d’azur couvrant ta blanche épaule,
Viens, augure Apollon !

Ou viens toi-même, Érycine charmante
Que Cupidon entoure avec les Jeux ;
Ou toi, Mavors, si ta race inaimante
Trouve grâce à tes yeux,

Si désormais son trop long deuil te touche,
Dieu qui te plais au fracas du buccin,
Aux feux du casque, à l’escrime farouche

Du Marse fantassin ;

Ou bien encor toi, de Maïa la belle
Le fils ailé, si, d’un jeune vainqueur
Prenant les traits, tu souffres qu’on t’appelle
De César le vengeur.

Oh ! tard, bien tard, dans l’Olympe remonte,
Longtemps découvre à Rome des appas ;
Plein de dégoût, qu’une brise trop prompte
Ne te remporte pas.

Ici plutôt à maint triomphe accède ;
De père et prince aime les noms touchants,
Sans tolérer que le cavalier mède,
César, foule nos champs.

III

Au vaisseau qui portait Virgile en Attique

De Vénus te guident l’étoile
Et des Gémeaux les astres fortunés !
Qu’Éole garde pour ta voile,
Hors l’Iapyx, tous ses vents enchaînés,
Ô nef qui me dois de Virgile
Le cher dépôt ! Ah ! rends-le, par pitié,
Sain et sauf au pays d’Eschyle
Et de mon âme épargne la moitié !
Il eut un cœur bardé de chêne,
De triple airain, le premier dont l’esquif
Croisa, frêle, la mer hautaine,
Sans redouter l’Aquilon destructif
Choqué par son rival d’Afrique,
Ni le Taureau pleureur, ni l’indompté
Notus, roi de l’Adriatique
Qu’il bouleverse ou calme à volonté.
Quelle mort put effrayer l’être
Qui vit, l’œil sec, monstres neptuniens,
Flots turgescents, abîme traître,
Infâmes rocs acrocérauniens ?

La Providence entre les terres
En vain a mis l’Océan diviseur,
Si de ses plaines solitaires
D’âpres vaisseaux bravent la sainte horreur.
Hardie en tout, la race humaine
Se précipite au sentier défendu
Hardiesse prométhéenne,
Le feu divin chez les peuples t’est dû !
Après ce vol fait sous les dômes
Éthéréens, fondirent ici-bas
Fièvres, maigreur, hideux symptômes,
Et la lenteur première du Trépas
Devint une course effrénée.
Dans l’air Dédale émit, comme aviron,
Une aile aux hommes non donnée ;
L’œuvre d’Hercule a forcé l’Achéron.

Rien d’ardu pour l’humaine espèce ;
Notre démence escalade les cieux,
Et nos forfaits arment sans cesse
De ses carreaux Jupiter furieux.

IV

À L. SEXTIUS

Aux souffles du printemps le rude hiver s’efface,
Et les leviers poussent les secs bateaux.
L’âtre pèse au fermier, le bercail aux troupeaux.
Les champs n’ont plus leurs blancs réseaux de glace.
Vénus, au clair de lune, a mis ses chœurs en train :
Nymphes en rond, et Grâces tout ensemble,
Du pied rasent le sol, tandis que l’Etna tremble
Sous les fourneaux rallumés par Vulcain.
Parons-nous maintenant du myrte odorifère,
Ou bien des fleurs dont s’émaille Tellus ;
Puis, à Faune immolons, dans les bois chevelus,
Tendre brebis, — chevreau s’il le préfère.
La Mort livide heurte au palais radieux,
Comme au seuil pauvre. Ah ! si courte échéance,
Fortuné Sextius, détruit longue espérance.
Tu connaîtras bientôt les sombres dieux,
Pluton et la nuit vide. Une fois chez les Âmes,

Adieu les dés, le sceptre des festins !
Adieu ce Lycidas, cher aux jeunes Latins,
Et l’Adonis, avant peu, de nos femmes !

V

À PYRRHA

Dis-nous, Pyrrha, quel svelte adolescent,
Tout parfumé de roses, te caresse
Dans une grotte enchanteresse ?
Pour qui, sans art, vas-tu redressant
Tes blonds cheveux ? Ah ! sur ta foi perdue,
Ses dieux changés, souvent qu’il pleurera,
Et que surpris il entendra
Gronder la mer, retentir la nue,
Lui qui, crédule, à présent te voit d’or,
Et, des vents noirs ignorant la colère,
Toujours libre et sage t’espère !
Malheur à ceux que d’emblée encor
Tu séduiras ! Moi, les parois sacrées
De mon naufrage ont l’émouvant tableau :
J’ai mis mon humide manteau
Aux pieds du dieu des hautes marées.

VI

À VIPSANIUS AGRIPPA

À Varius, l’aigle du vers épique,
De célébrer ton âme, tes lauriers,
Et tout exploit, militaire ou nautique,
Commis, sous toi, par nos guerriers.

Nous, Agrippa, n’en dirons rien, de même
Du noir courroux de Pélide au repos,
Des longs détours d’Ulysse en sa trirème,
De l’horrible maison d’Argos,

Sujets pour nous trop grands : une peur juste,
Notre humble muse, à nos chants ont prescrit
De s’abstenir des louanges d’Auguste
Et des tiennes, faute d’esprit.

Qui dignement peindra Mars, en tunique
Adamantine ? ou Mérion, poudreux
Devant Pergame ? ou ce Tydide unique,
Grâce à Minerve égal aux dieux ?

Libre ou soumis à des flammes nouvelles,
Nous ne chantons que les banquets charmants,
Puis ces combats où l’ongle court des belles
Cède aux mains promptes des amants.

VII

À LUCIUS MUNATIUS PLANCUS

Les uns pourront louer Rhodes ou Mitylène,
Éphèse ou Corinthe aux deux mers,
Thèbes, chère à Bacchus, Delphes au dieu des vers,
Et Tempé la Thessalienne.
D’autres uniquement, dans leur même chanson,
De Pallas rediront la ville,
Se couronnant ainsi d’une olive facile.
Aucuns, en l’honneur de Junon,
Peindront hippique Argos, Mycènes fortunée.
Moi, ce qui capte mes esprits
Plus que Sparte et ses mœurs, Larisse et ses épis,
Ce sont les échos d’Albunée,
L’Anio bondissant, et le bois de Tibur
Riche en vergers, en arrosages.
Souvent le blanc Notus écarte les orages ;
Il sait créer un ciel plus pur.
Plancus, souviens-toi donc de noyer, par sagesse
Les chagrins, les amers travaux,
Dans des flots de vin doux, que nos brillants drapeaux
Te retiennent, ou l’ombre épaisse

De ton coin Tiburtin. Quand Teucer exilé
Fuyait son père et Salamine,
De tremble ornant son front qu’Évius illumine,
Il dit à son camp désolé :
« Fils, partout où le Sort, moins cruel que mon père,
Nous poussera, nous irons tous.
Teucer auspice et chef, rien n’est perdu pour vous,
Car Phébus l’a promis, sincère,
Une autre Salamine à nos yeux surgira.
Hommes forts, qui, sous ma conduite,
Avez vu pis, buvez ! la tristesse est proscrite :
Demain au large on voguera ! »

VIII

À LYIDIE

Par tous les dieux, Lydie,
Perdras-tu Sybaris en tes lacs périlleux ?
Quoi ! cette âme enhardie
Au hâle, au sable ardent, craint le champ soleilleux ?
Que ne va-t-il bellique
Jouter avec ses pairs, soumettre au loup dompteur
Un étalon gallique ?
D’où vient qu’il fuit le Tibre ? Oh ! pourquoi du lutteur,
Plus qu’un sang de vipère,
A-t-il l’huile en dégoût, et ne porte-t-il plus
De stigmates de guerre,
Lui, le prince du disque et des traits résolus ?
Pourquoi le cacher, comme
D’Achille on fit, dit-on, avant les maux troyens,
De peur qu’un habit d’homme
Ne l’envoyât fougueux contre les Lyciens ?

IX

À THALIARCHUS

O Thaliarchus, vois comme le Soracte
Dresse un front neigeux : déjà sous les glaçons
L’arbre plie, et le fleuve compacte
Dort enchaîné dans ses blanches prisons.
Pour dompter l’hiver, de pesantes fascines
Comble ton foyer ; surtout ne cesse pas
De puiser en tes urnes sabines
Un vin âgé de quatre consulats.
Abandonne aux dieux le reste ; par leur ordre,
Les vents qui luttaient sur les flots courroucés
S’apaisant, on ne voit plus se tordre
Le vieil ormeau, les cyprès élancés.
Mais au lendemain jamais ne songe et prise
Autant qu’un bienfait chacun des nouveaux jours
Dont le Sort te fera la remise.
Aime la danse et les tendres amours,
Tandis que ta fleur échappe à la vieillesse
Morose. A toi donc le Champ de Mars, l’entrain
Des forum ; puis, quand Phébus nous laisse
Les tête-à-tête au charme souverain.

À toi mêmement l’angle obscur du bocage

D’où maint rire annonce une espiègle beauté,
Qui vous livre en voluptueux gage,
Son bracelet, son anneau convoité.

X

À MERCURE

Mercurius, fils éloquent d’Atlas,
Toi dont l’adresse a de l’homme sylvestre
Poli les mœurs, grâce au verbe, aux ébats
De la noble palestre,

Reçois mes chants, nonce du roi des dieux
Et de l’Olympe, ô père du luth courbe
Apte à cacher par un larcin joyeux
Ce qui plaît à ta fourbe.

Dans ton enfance, Apollon une fois
Te réclamait, plein de menace et d’ire,
Ses bœufs volés… tu lui prends son carquois :
Lors, Apollon de rire.

Mais quoi ! Priam, chargé d’un lourd trésor,
Loin d’Ilion bravant les fiers Atrides,
Des Grecs, par toi, sut tromper pour Hector
Les feux, les camps perfides.

Tu cours porter vers les riants États
L’âme pieuse, et ta verge d’or pousse

Le troupeau sombre : aux dieux d’en haut, d’en bas,
Ton entremise est douce.

XI

À LEUCONOÉ

Tremble, Leuconoé, de chercher à connaître
L’heure de notre mort ; fuis les calculs pervers
De Babylone. À tout il vaut mieux se soumettre
Que Jovis te concède encor d’autres hivers,
Qu’il les borne au présent, dont mugit l’onde étrusque,
Sois sage, emplis ta cave, et d’un si court chemin
Ôte le long espoir. Je parle, et le temps brusque
S’enfuit. Cueille le jour, sans croire au lendemain.

XII

À CLIO

Clio, quel homme, aujourd’hui, quel héros
Va célébrer ta lyre ou ta trompette ?
Quel dieu choisi, dont le nom se répète,
Par le jeu des échos,

Soit aux abords de l’Hélicon plein d’ombre,
Soit sur le Pinde ou le gélide Hémus,
Monts où jadis on vit les bois émus
Suivre Orphée, au doux nombre,

Lorsque, arrêtant, grâce à l’art maternel,
Le cours de l’onde et les brises mobiles,
Il entraînait jusqu’aux chênes, dociles
À son luth immortel ?

Salut d’abord, selon nos mœurs sacrées,
Au père-roi des hommes et des dieux,
Qui subordonne Océan, terre et cieux,
Aux saisons mesurées !

Il n’engendra rien de plus grand que lui,
Rien qui l’égale ou l’approche en substance ;
Pourtant Pallas, en seconde puissance,
Près de son trône a lui.

Hardi guerrier, je ne saurais vous taire,
Liber ; ni vous, la Vierge bataillant
Dans les forêts ; ni vous, Phébus brillant.
Terrible sagittaire.

Nommons Alcide, et les nobles Gémeaux,
Tous deux si forts, l’un au combat du ceste,
L’autre à cheval : dès que leur œil céleste
S’ouvre pour les vaisseaux,

L’onde écumante au pied du roc s’écoule ;
Le vent s’abat ; tout nuage est chassé ;
Et le flot rude, à leur guise affaissé,
Laisse à peine une houle.

Faut-il citer Romulus après eux ?
Le bon Numa ? l’appareil magnifique
Du vieux Tarquin, ou de Caton d’Utique
Le trépas généreux ?

J’exalterai Régule, avec délice ;
Les deux Scaurus ; Paul, magnanime cœur
Offrant sa vie au Punique vainqueur ;
Puis l’honnête Fabrice :

Ainsi que lui, c’est par la pauvreté
Que se forma sous le chaume avitique,
Le fier Camille, et Cure au poil rustique,
Au glaive respecté.

De Marcellus, comme un arbre, à toute heure
Croît le renom. Là-haut brille entre tous
L’astre de Jule : au sein de feux plus doux,
Telle Phébé majeure.

Du genre humain père et guide fécond,
Fils de Saturne, à toi le Destin même
Remit le grand César : or, dieu suprême,
Prends César pour second.

Quand il aura, dans sa juste colère,
Brisé le Parthe, agresseur des Latins,
Et refoulé vers leurs climats lointains
L’Indien et le Sère,

Sur l’orbe entier qu’il règne, à toi soumis.
Toi, sous ton char secouant les airs vastes,
Tu darderas contre les bois peu chastes
Tes foudres ennemis.

XIII

À LYDIE

Lydia, quand ta voix nous vante
Le cou rosé de Télèphe, et les bras
Nivéens de Télèphe, hélas !
Je contiens mal ma bile bouillonnante.

La raison m’abandonne alors ;
Mon front pâlit ; une larme insolite
Glisse en ma joue et trahit vite
L’intensité de mes secrets transports.

J’enrage, soit que dans la fièvre
De quelque orgie il meurtrisse, impudent,
Ta blanche épaule, ou que sa dent
Avec fureur s’imprime sur ta lèvre

Si tu m’en crois, bien que jaloux,
Oh ! n’attends rien de la foi du barbare
Qui blesse ainsi la bouche rare
Où Vénus met son nectar le plus doux.

Heureux trois fois et plus encore
Ceux-là qu’enchaîne un lien éternel,

Et dont l’amour exempt de fiel
Ne s’éteindra qu’à leur dernière aurore !

XIV

À LA RÉPUBLIQUE

Vaisseau si cher, en proie à d’autres larmes,
Oh ! que fais-tu ? Reste ancré dans le port.
Ne vois-tu pas que de leurs rames
Tes flancs sont veufs à chaque sabord
Et que ton mât, l’Africus le mutile ?
N’entends-tu point les antennes gémir ?
Pourras-tu contre une onde hostile,
Sans un cordage, assez t’affermir ?
Las ! tu n’as plus de voilure complète,
De dieux, dans l’ombre, à t’ouïr encor prêts.
Quoique du Pont tu sois extraite,
Carène, enfant d’illustres forêts,
Tu vanteras en vain ta noble essence
Aux poupes d’or les marins palpitants
N’ont pas foi. Donc, de la prudence,
Ou tu péris, jouet des autans.
Ô toi, l’objet de mes craintes récentes
Et maintenant le but de tous mes vœux,
Des Cyclades resplendissantes
Évite au moins les flots dangereux.

XV

PRÉDICTION DE NÉRÉE

À travers l’onde, en ses nefs de l’Ida,
Le pasteur fourbe errait avec Hélène,
Lorsque d’Eole enchaînant toute haleine,
Funèbre oracle, ainsi gronda

Le dieu Nérée : « Ô rapt maudit ! ta proie,
Les glaives grecs l’iront chercher demain,
Tous conjurés pour rompre ton hymen
Et le sceptre antique de Troie.

« Soldats, coursiers, hélas ! que de sueurs !
Combien de deuils, nation dardanide
Déjà Pallas prépare son égide,
Son char, son casque et ses fureurs.

« En vain, comptant sur Vénus empressée,
À ton luth mou, les cheveux bien peignés,
Tu marieras des chants efféminés ;
En vain, au fond du gynécée,

« T’épargneront les javelots pesants,
L’arc gnosien, le bruit, les pieds célères

D’Ajax : un jour, ces cheveux adultères
Dans la poudre seront gisants.

« Derrière toi n’entends-tu pas Ulysse,
Fléau des tiens, puis l’imposant Nestor ?
Teucer te presse ; à ta poursuite encor
Vole Sthénélus, peu novice

« Dans les combats, et, s’il s’agit de chars,
Aurige plein d’adresse. Vois la lance
De Mérion. Mais partout te relance
Tydide en feu, vainqueur de Mars :

« Lors, comme un cerf loin des gazons détale
Devant le loup qui se jette au vallon,
Tout essoufflé, tu t’enfuiras, poltron,
Et de ta Grecque le scandale.

« L’ire d’Achille offre quelques délais
Pour Ilion et les mères troyennes ;
Mais vienne l’heure, aux flammes achéennes
De Priam fondront les palais. »

XVI

PALINODIE

Ô toi que ta mère, image de Vénus,
Fit plus belle encor, mes rudes épigrammes,
Détruis-les, soit au contact des flammes,
Soit dans ces flots où meurt l'Adrianus.

Non, le rauque airain célébrant Dindymène,
Non, les chauds trépieds d'Apollon Pythien,
Ni Bacchus, ni Corybantes, rien
Ne trouble autant une cervelle humaine

Que le noir courroux : il brave, audacieux,
Le glaive norique et la plaine aux naufrages,
L'incendie et le choc des orages
Dont Jupiter ébranle terre et cieux.

Pour compléter l'homme, alors que Prométhée
À chaque animal prit une passion,
Il paraît que du fauve lion
La véhémence en son cœur fut jetée.

La colère, hélas ! à d’immenses malheurs
Entraîna Thyeste ; et cent villes superbes,
Par sa faute allant joncher les herbes,
Sur leurs remparts virent d’affreux vainqueurs

Passer, repasser des socs liberticides.
Calme tes esprits. Son souffle dangereux
M’égara moi-même, au temps heureux
De ma jeunesse, et d’ïambes rapides

M’arma furibond. Mais je veux, dès ce jour,
Changer en douceurs un amer déplorable,
Si, sensible à l’amende honorable,
Tu me souris et me rends ton amour.

XVII

À TYNDARIS

Souvent du Lycée au charmant Lucrétile,
Léger, descend Faune, et, toujours gracieux,
Il épargne à mon troupeau mobile
Les jours brûlants, les souffles pluvieux.
De l'impur mari chaque libre compagne,
En broutant le thym, le rampant arbousier,
Sans péril peut courir la montagne :
Aucun aspic ne l'y vient effrayer,
Nul loup martial des sommets d'Hédilie,
Dès que, Tyndaris, son pipeau fortuné
Fait vibrer et la roche polie
Et les vallons de l'Ustique incliné.
J'ai l'appui des dieux ; les dieux aiment ma muse
Et ma piété. Viens ! l'Abondance alors
Épandra de sa corne profuse
Dans tes deux mains ses rustiques trésors.
Viens ! des chaleurs d'août une vallée opaque
Doit te garantir : sur le luth de Téos
Tu diras d'Éa comme d'Ithaque
L'amour croisé pour un même héros.

Viens ! tu videras, à l’ombre, maints calices
D’innocent Lesbos, sans qu’à des chocs ingrats
Thyonée, au sein de nos délices,
Provoque Mars ; enfin point ne craindras
Que l’ardent Cyrus, ô ma beauté mignonne,
Sur toi porte l’ongle en un jaloux transport,
Lacérant ton agreste couronne,
Ta robe aussi, digne d’un meilleur sort.

XVIII

À QUINTILIUS VARUS

Varus, ne plante rien avant le cep sacré,
Autour du gai Tibur, des remparts de Catile.
Malheur aux gosiers secs, un dieu l’a déclaré !
Le vin éloigne seul l’inquiétude hostile.
Après boire, qui craint milice ou pauvreté ?
Qui ne chante plutôt Bacchus et la beauté ?
Mais les dons de Liber ont leurs sages limites
Songeons qu’ayant trop bu Centaures et Lapithes
S’égorgèrent ; songeons qu’Evius est de fer
Pour le Thrace aviné dont le cerveau d’enfer
Confond crime et vertu. Bassarée, ô doux maître
Moi, je n’irai jamais te déplacer, ni mettre
Ton saint feuillage au jour. Fais taire l’affreux cor,
Les tympans phrygiens que suivent en belîtres
L’Amour-propre aveuglé, l’orgueil au fol essor,
Et l’Indiscrétion, plus clairs que les vitres.

XIX

GLYCÈRE

Des désirs la mère cruelle
M’ordonne, avec le fils de Sémélé
Et la Privauté sensuelle,
D’aimer encor, dans leur troupe enrôlé.
Soit ! je m’enflamme pour Glycère,
Au teint plus pur qu’un marbre de Paros ;
Je brûle à sa grâce légère,
À son œil vif qui chasse le repos.
Sur moi Vénus, désertant Gnide,
Fond tout entière, et prohibe en mes vers
Les Scythes, le Parthe rapide,
Traître en fuyant, matière où je me perds.
Çà, du gazon, de la verveine,
Et de l’encens, garçons, et de vin vieux
Une patère toute pleine !
L’hostie offerte, on comblera mes vœux.

XX

À MÉCÈNE

Chevalier Mécène, en mes humbles coupes :
Tu boiras, mon cher, un âpre sabin,
Dans des vases grecs scellé de ma main,
Le jour où mille groupes,

Au théâtre ému, t'applaudirent tant,
Que tes flots natals de joie en frémirent,
Que du Vatican les échos redirent
Ton éloge éclatant.

Tu sables chez toi le cécube honnête,
Le calène exquis : moi, jamais je n'eus
Falerne et ses plants, Formie et son jus.
Pour couper ma piquette.

XXI

EN L'HONNEUR DES LATOÏDES

Chantez Diane, ô vierges d’Hespérie ;
Garçons, chantez Apollon chevelu,
Et Latone ardemment chérie
De Jupiter, le maître absolu.

Vous, célébrez cette déesse, amants
Des fleuves purs et des bois murmureux
Qui couvrent le noir Érymanthe,
Le Cragus vert, l’Algide glaceux.

Vous, de Tempé dites la riche zone ;
Dites Délos, berceau de l’Immortel,
Et la blanche épaule où résonne,
Près du carquois, le luth fraternel.

Et désormais, touché de vos prières,
Phébus épargne au prince, à nos cantons,
Peste, famine, atroces guerres,
Pour en doter Persans et Bretons.

XXII

À ARISTIUS FUSCUS

Fuscus, l’homme intègre et pur de tout crime
Peut bien se passer d’un arc vigilant,
Des lourds javelots, des traits qu’envenime
Le Maure turbulent ;

Dût-il parcourir les Syrtes houleuses,
Ou le Caucasus inhospitalier,
Ou ces régions presque fabuleuses
Qu’Hydaspe va mouiller.

Naguère, en effet, célébrant les charmes
De ma Lalagé, par les bois sabins,
J’ai fait fuir un loup, moi, rêveur sans armes,
Perdu hors des confins.

Quel monstre ! jamais la Pouille aguerrie
N’en vit de pareil fouler ses sillons ;
Jamais de Juba l’aride patrie,
Nourrice des lions.

Aussi place-moi dans ces mornes plaines
Où nul renouveau ne chasse l’hiver,
Au sein des brouillards, des vapeurs malsaines
D’un rude Jupiter ;

Mets-moi sur ce sol que semble interdire
Le char du soleil trop bas dirigé :
Partout j’aimerai la voix, le sourire
Si doux… de Lalagé.

XXIII

À CHLOÉ

Tu me fuis, Chloé, comme un faon rapide
Qui cherche sa mère, au cœur inquiet,
Sur les grands monts, et s’intimide
Aux bruits des vents et de la forêt.

Car si le printemps, d’une tiède haleine,
Froisse les rameaux, si parmi les houx
Un vert lézard remue à peine,
Tout tremble en lui, poitrine et genoux.

Eh quoi ! te poursuis-je, ô vierge rebelle,
En lion gétule, en tigre écumant ?
Laisse la piste maternelle :
L’âge est venu de suivre un amant.

XXIV

À VIRGILE

De tant pleurer une tête si chère
Nous rougirions ? Assombris mes accents,
Toi, Melpomène, à qui ton divin père
Donna des accords tout-puissants.

Ainsi Varus dans la nuit éternelle
S’est endormi ! Vérité nue, Honneur,
Solide Foi, de Thémis sœur jumelle,
Où retrouver un pareil cœur ?

Il disparaît, pleuré des nobles âmes,
De toi, Virgile, avant tout regretté.
Hélas ! en vain aux dieux tu le réclames :
Ce n’était qu’un trésor prêté.

Quand, plus touchant qu’Orphée aux monts de Thrace
Tu charmerais l’arbre altier, le roc fier,
Le sang figé ne fondra point sa glace,
Si, de sa baguette de fer,

Mercure, sourd aux vœux dont on l’assiège,
A poussé l’Ombre au sein du noir troupeau.
C’est dur ; pourtant la patience allège
Tout irrémissible fardeau.

XXV

À LYDIE

Nos jeunes fous à tes fenêtres closes
D’un bras pressé heurtent plus rarement ;
Ils troublent peu le calme où tu reposes.
Ta porte également

S’attache au seuil, elle, avant si mobile.
De moins en moins on s’écrie au dehors :
« Ton adoré se meurt dans l’ombre hostile,
Ô Lydie, et tu dors ! »

Vieille, à ton tour, par les ruelles brunes
Tu te plaindras des paillards dédaigneux,
Quand l’Aquilon, durant les interlunes,
Souffle plus orageux.

L’amour alors, la passion sauvage
Qui des juments excite la fureur,
Mordra ton foie ulcéré du veuvage :
Et c’est avec terreur

Que tu verras myrte et lierre vivaces
Sourire seuls aux tendres débauchés,

Dont la main voue à l’Hèbre, ami des glaces,
Les rameaux desséchés.

XXVI

À ÉLIUS LAMIA

Ami du Parnasse, aux vents fougueux je livre,
Pour les disperser parmi les flots crétois,
La tristesse - et la crainte. Quels rois
Règnent vers l’Ourse, en ces pays du givre ;

De quoi peut trembler Tiridate ? vraiment
Je n’y songe pas. Toi que toute eau limpide
Réjouit, ô douce Pimpléide,
Tresse tes fleurs, couronne agrestement

Mon cher Lamia ! Sans toi, mon frêle hommage
N’aurait aucun prix : réunis donc tes sœurs
Que l’archet de Lesbos et vos chœurs
Fêtent, c’est dû, l’éminent personnage.

XXVII

À SES COMPAGNONS DANS UN FESTIN

Avec son calice, instrument d’allégresse,
Se battre est d’un Thrace : à ces barbares mœurs
Coupons court, et qu’une aimable ivresse
Empêche ici de sanglantes fureurs.

A table, aux flambeaux, des poignards de Médie ?
Amis, ce contraste est horrible entre nous !
Modérez votre clameur impie,
Et sur le coude, en paix, remettez-vous.

Veut-on qu’à mon tour de ce falerne rêche
J’absorbe ma part ? Frère de Mégilla
L’Opontienne, apprends-nous quelle flèche,
En te blessant, si bien t’ensorcela.

Ta langue s’abstient ? Je ne promets de boire
Qu’à ce prix. N’importe aujourd’hui ta Vénus :
Tu n’as point à rougir à l’histoire
De ses ardeurs ; les amours ingénus

Te sont spéciaux. En des oreilles sûres,
Va, laisse tomber tous tes secrets….

Malheur ! Dans Charybde, oh ! que tu t’aventures,
Adolescent digne d’un feu meilleur !

Quel mage entendu, quelle habile sorcière,
Ou même quel dieu pourra te délivrer ?
Des liens de ta triple Chimère
Pégase à peine oserait te tirer.

XXVIII

L'OMBRE D'ARCHYTAS ET UN MATELOT

LE MATELOT

De la terre et des mers et des sables sans nombre
Toi le mesureur, Archytas,
Faute d’un doigt d’humus, à Matine ton ombre
Gémit. Vainement tu tentas
L’assaut des toits divins et parcourus la sphère,
En esprit : tu devais mourir.

L’OMBRE

Tantale aussi mourut, des dieux hôte éphémère,
Et Tithon qu’un char vint ravir,
Et Minos, confident de Jovis. Le Tartare
Repossède Euphorbe, aux liens
D’Orcus : bien qu’attestant, par ce bouclier rare
Qu’il détacha, les temps troyens,
Puis le seul abandon de sa chair à la Parque,
Il est mort, ton fameux prôneur
Du beau, du vrai. Donc tous, nous attend même barque ;
Oui, tous, même infernale horreur.
Les uns tombent, voués au noir dieu des batailles

D’autres des mers goûtent le fond.
De vieillards et d’enfants les larges funérailles !
Proserpine abat chaque front.
Au coucher d’Orion, moi, dans l’onde illyrienne
L’essor du Notus m’a jeté
Mais toi, marin pieux, de quelques grains d’arène
Couvre une tête, un corps resté
Sans sépulture. Alors, qu’aux forêts vénusines,
En t’épargnant, passe l’Eurus,
Terreur des flots latins ! que les faveurs divines
T’inondent de par Urius
Et Neptune, gardien de la sainte Tarente !
Commettrais-tu, franc de remords,
Un crime qu’expierait ta lignée innocente ?
Un juste dam, quelque affreux Nord
T’attend peut-être. Crains mes plaintes dédaignées ;
Nulle offrande ne t’absoudrait.
Quoique pressé, la chose est simple : trois poignées
De poussière, et vogue à souhait.

XXIX

À ICCIUS

Iccius, ainsi les trésors arabiques
Enflamment ton cœur ! D’un déluge de piques
Tu prétends punir les indomptés
Rois sabéens, et de captivités

L’horrible Médois ! Quelle vierge barbare
Subira ton joug, son amant au Ténare ?
Quel royal héritier d’Orient
Tiendra ta coupe, échanson attrayant,

De la même main qui tendait les dards sères
Sur l’arc paternel ? Niera-t-on qu’aux cratères
On peut voir les laves remonter,
Le cours du Tibre au nord se rejeter,

Lorsque tu veux, toi, si sage en théorie.
Pour une cuirasse en acier d’Ibérie
Délaisser tes beaux livres anciens,
Panétius et les platoniciens ?

XXX

À VÉNUS

Ô Vénus, reine à Gnide et dans Paphos,
Méprise un peu ta Chypre tant chérie ;
Cours chez Glycère : en sa maison fleurie
L’encens t’appelle à flots.

Daigne amener les Grâces sans ceinture,
L’Amour brûlant, les Nymphes sous ta loi,
Hébé qui plaît seulement avec toi,
Enfin le gai Mercure.

XXXI

À APOLLON

Dans son temple neuf que requiert d’Apollon
Le poète ? Offrant du moût de sa patère,
Qu’attend-il ? Ni l’insigne moisson
De la Sardaigne, inépuisable terre ;

Ni les fiers troupeaux en Calabre nourris
Grassement ; ni l’or de l’Inde ou son éburne ;
Ni les champs qu’entame le Liris,
À petits flots, rivière taciturne.

Des plants de Calès que l’heureux possesseur
Émonde sa vigne ! En des coupes dorées,
Qu’un marchand épuise la liqueur
Qu’il acheta de syriennes denrées,

Lui, l’ami des dieux, — car ses bateaux suivis
Recroisent toujours les ondes atlantiques,
Sans malheur ! Moi, d’olives je vis,
De chicorée et de mauves toniques.

Latoïde, entends mes vœux : d’un mince avoir
Laisse-moi jouir, valide et l’esprit ferme ;
Puis, concède à ma vie un beau soir,
Mon luth sonnant jusques au dernier terme.

XXXII

À SA LYRE

Lyre, on nous réclame. A l’ombre, âme oisive,
Si tu m’inspiras quelque chant qui vive
Cette année et plus, allons, tendre et vive,
Dis un hymne latin,

Ô toi qu’étrenna la main lesbienne
De ce fier guerrier qui, soit dans l’arène,
Soit en rattachant au port sa carène
Lasse du flot mutin,

Célébrait Liber, le Parnasse et Gnide,
L’enfant dont toujours Vénus est le guide,
Ensuite Lycus à l’œil noir splendide
Aux noirs et beaux cheveux.

Gloire de Phébus, luth, charme sonore
Des banquets divins, ô doux baume encore
Pour tous nos labeurs, quand ma voix t’implore ;
Vibre autant que je veux !

XXIII

À ALBIUS TIBULLE

Cesse, Albius, de trop pleurer Glycère
Et ses rigueurs, ou d’aller modulant
Des vers plaintifs, parce que l’adultère
T’oppose un plus jeune galant.

D’un petit front Lycoris embellie
Pour Cyrus brûle, et Cyrus, le rustaud,
Suit Pholoé ; mais aux loups d’Apulie
Les chèvres s’uniront plutôt,

Qu’à ce vilain Pholoé, qui s’estime.
Ainsi Vénus, avec ses jeux amers,
Aime à ranger, sous un joug durissime,
Les goûts, les cœurs les plus divers.

Moi-même un jour, prié d’amours moins vagues,
Une affranchie en ses fers me retint :
Ce fut Myrtale, âpre comme les vagues
Creusant le golfe tarentin.

XXXIV

ACTE DE FOI

Mesquin et volage adorateur des dieux,
Comme les vapeurs d’une sagesse folle
M’égaraient, il faut qu’agissant mieux
De bord je vire, et que ma nef revole

Aux points délaissés. C’est que Diespiter,
Tonnant d’habitude au sein d’un noir nuage,
A poussé dans le plus pur éther
Son char ailé, son grondant attelage.

La terre pesante et l’onde qui s’enfuit,
Le Styx, les bas-fonds de l’horride Ténare,
Et l’Atlas, borne du monde, au bruit
Tout s’ébranla. Ce dieu, d’un humble lare,

Peut faire un palais ; il abat l’impudent,
Élève l’obscur : telle fière couronne,
La Fortune, avec un cri strident,
L’arrache ici, là d’un souris la donne.

XXXV

À LA FORTUNE

Du doux Antium déesse protectrice,
Qui peux nous hausser du degré le plus bas
Jusqu’au faîte, et changer, d’un caprice,
Un beau triomphe en lugubre trépas ;

C’est toi que poursuit l’ardente litanie
Des pauvres colons ; toi qu’en reine des mers
Veut fléchir la nef de Bithynie,
De Carpathos battant les flots amers.

Daces arrogants, Scythe aux mouvants pénates,
Villes et sujets, Latium courageux,
Tout te craint ; et mère de Phraates
Et noirs tyrans tremblent que, dans tes jeux,

De leur monument ta plante injurieuse
N’ébranle la base, ou qu’un vaste complot,
Armant vite une foule oublieuse,
L’armant sans frein, ne les brise au galop.

Toujours devant toi la Nécessité dure
En ses doigts d’airain va portant de longs clous ;
Avec eux les coins de la torture
Le plomb liquide et les crampons jaloux.

L’Espoir suit tes pas ; la Constance si rare
Sous son voile blanc, à toi s’attache encor
Quand tu fuis, déguisée et barbare,
Quelque maison à l’opulent décor.

Mais l’ingrat public, la vile courtisane
S’esquivent soudain ; puis, les amis rusés,
Pour qu’au joug nul deuil ne les condamne,
Désertent tous, les tonneaux épuisés.

Veille sur César marchant, au bout du monde,
Contre les Bretons ; sauve ce jeune essaim
De guerriers, qui d’une peur profonde
Troublent déjà la mer Rouge et l’Euxin.

De crimes récents, d’odieux fratricides,
Las ! nous rougissons. De quoi ce temps cruel
S’abstint-il ? Quel genre d’homicides
Négligea-t-on ? Quelle crainte du ciel

Arrêta la main des adultes ? Quels temples
Ont-ils épargnés ? Oh ! retrempe nos fers
Amoindris, pour faucher, comme exemples,
Le Massagète et l’Arabe trop fiers.

XXXVI

SUR LE RETOUR DE PLOTIUS NUMIDA

Remercions par notre encens,
Des luths joyeux, une tendre victime,
De Numida les dieux puissants.
Il revient sauf de l’Hespérie ultime,
Et ses baisers couvrent pressants
Ses chers amis, mais surtout son intime
Lamia, car leurs fronts naissants
Du même maître ont subi le régime,
Plus tard ensemble adolescents.
Marquons de blanc ce jour qu’heureux j’estime :
Amphores, coulez en tous sens ;
Qu’en Saliens à la danse on s’anime ;
Sur Bassus, en coups incessants,
Que Damalis, la buveuse, ne prime,
Et que les lis resplendissants,
L’ache et la rose ornent la fête opime.
A Damalis tous, languissants,
Feront la cour ; mais Damalis, sublime,
De ses bras, lierres caressants,
N’entourera que l’amant légitime.

XXXVI

MORT DE CLÉOPÂTRE

Maintenant buvons, maintenant d’un pied libre
Ébranlons le sol ; il est temps, citoyens,
D’honorer par des mets saliens
Le pulvinar des dieux sauveurs du Tibre.

Puiser le cécube aux celliers paternels
Révoltait naguère, alors qu’au Capitole,
À l’empire, une reine trop folle
Préparait honte, esclavage éternels

Avec le secours d’une horde sauvage
D’hommes empestés, — reine jusqu’à l’excès
Convoiteuse, et, grâce à maint succès,
Ivre d’orgueil. Mais que faiblit sa rage,

Le feu lui laissant à peine un seul vaisseau !
Son esprit, grisé de vin maréotique,
Ressentit un effroi prophétique
Lorsque César la poursuivit sur l’eau

Fuyant l’Italie, ainsi que l’autour presse
De tendres ramiers, ou le chasseur expert
Un levraut, en quelque blanc désert
Hémonien. La fatale tigresse,

Il veut l’enchaîner : elle, jalouse alors
D’un meilleur trépas, ne pâlit point en femme
Sous le glaive, et, d’une agile rame
Ne cherche pas l’abri de lointains bords

Elle ose revoir, les prunelles sereines,
Son palais détruit ; elle ose manier
Des serpents au crochet meurtrier,
Pour absorber leur poison dans ses veines.

Cette libre mort augmenta sa fierté,
Car elle empêchait nos cohortes navales
De traîner aux pompes triomphales,
Comme un jouet, pareille majesté.

XXXVII

À SON ESCLAVE

Enfant, je hais le faste des Persans,
Ces fleurs-bandeaux que le tilleul captive.
Ne cherche plus où la rose tardive
Donne encor son encens.

Au simple myrte, en ton zèle futile,
N’ajoute rien : pour l’enfant qui me sert,
Comme pour moi buvant sous ce couvert,
Le myrte est de bon style.

I

À C. ASINIUS POLLION

Nos troubles datant de Métellus consul,
Les causes, le cours de luttes inhumaines,
Puis les jeux du Sort, l’âpre calcul
De chefs ligués, et les armes romaines

Couvertes d’un sang encore inexpié,
Voilà tes récits, matière périlleuse
S’il en fut, car tu foules du pié
Des feux que cache une cendre trompeuse.

Que ta Melpomène, à sévère maintien,
Quitte un peu la scène : une fois notre histoire
Achevée, en cothurne athénien,
Tu reprendras ton labeur plein de gloire,

Fameux Pollion, rempart des accusés,
Toi dans ses conseils, flambeau de la Curie,
Front certain d’honneurs éternisés
Pour ton triomphe au sol de Dalmatie.

Déjà par tes mains le clairon menaçant
M’étourdit ; déjà les trompettes s’irritent,

Et déjà, mille éclairs jaillissant,
Chevaux fuyards et cavaliers palpitent.

Je crois déjà voir, fulminant à l’envi,
Les grands chefs souillés d’une noble poussière :
Ici-bas tout me semble asservi,
Tout, excepté de Caton l’âme altière.

Junon et ces dieux du Maure adulateurs,
D’Afrique exilés sans fournir la riposte,
Ont voulu des fils de ses vainqueurs
À Jugurtha faire un large holocauste.

Grâce au sang latin fumé plus grassement.
Quel champ ne dit pas, en ses tombeaux tout tièdes,
Nos fureurs, et cet effondrement
De l’Hespérie entendu chez les Mèdes ?

Quels gouffres, quel fleuve ont pu vous ignorer,
Lugubres combats ? Par nos veines ouvertes
Quelle mer ne se vit colorer ?
Où sont les bords non témoins de nos pertes

Muse, assez d’orgueil !… Ne va pas, loin des Jeux,
Toucher de Céos la lyre élégiaque :
Avec moi, d’un plectre plus joyeux,
Cherche des sons sous l’antre Cypriaque.

II

À SALLUSTIUS CRISPUS

L’argent caché dans une terre avare
Est sans couleur, et tu hais ce métal,
Salluste, à moins qu’un usage loyal
De clartés ne le pare.

Proculéius dans les siècles vivra :
Il eut un cœur paternel pour ses frères.
La Renommée en ses ailes prospères
Toujours le portera.

D’accumuler dompte la male rage,
Tu vaudras plus qu’en régnant de Gadès
Aux bords du Nil, que si tu possédais
L’une et l’autre Carthage.

Tout hydropique est fol en s’abreuvant ;
Sa soif renaît : pour qu’elle se dissipe,
Il faut chasser la lymphe, aqueux principe,
D’où ce blême vivant.

Phraate en vain reconquiert son beau trône
Contrairement au peuple, la Vertu
Du nom d’heureux ne l’a point revêtu.
Elle défend qu’on prône

Des titres faux, et n’accorde un haut rang,
Un sceptre sûr, un laurier frais sans cesse
Qu’au seul mortel qui voit toute richesse
D’un air indifférent.

III

À Q. DELLIUS

Au sein des revers souviens-toi de nourrir
Une humeur égale, et jamais ne déploie
Dans la chance une insolente joie,
Ô Dellius, puisque tu dois mourir,

Soit que le malheur sans répit te consterne,
Soit qu'aux jours chômés pressant un doux gazon,
À l'écart, de sa vieille prison
Ta main ravie épanche un gai falerne.

Vois-tu ce pin svelte et ce blanc peuplier
Aimant à confondre, en voûte hospitalière,
Leurs rameaux ? Vois-tu cette onde claire
Précipitant son cours irrégulier ?

Que là, par tes soins, vins et parfums s'apprêtent,
Mêlés à la rose, éphémère ornement,
Tant que l'âge et l'horizon clément
Et les fils noirs des trois Sœurs le permettent.

Il faudra quitter ces beaux parcs, ce palais,
Et cette villa que baigne l’or du Tibre :
Tout quitter ! un héritier sans fibre
S’emparera de ces trésors complets.

Riche, et descendant de l’Inachus antique,
Ou bien, sur la paille, infime rejeton
D’indigents, il n’importe : Pluton
Te rangera sous son sceptre horrifique.

Chacun va poussé vers le même séjour,
Le nom de chacun tourne en l’urne fatale :
Qu’on l’appelle, et la barque infernale
Mène à l’exil qui n’a point de retour.

IV

À XANTHIAS DE PHOCIDE

Ne rougis point d’aimer ta chambrière,
Ô Xanthias le Phocéen ! Jadis
Le fier Achille adora Briséis,
Sa blanche prisonnière.

De même Ajax, le fils de Télamon
Chérit la belle et captive Tecmesse.
Dans son triomphe, une vierge en détresse
Conquit Agamemnon,

Quand le Phtien des barbares cohortes
Fut le vainqueur, et que le noir trépas
Du grand Nestor, enfin, aux Grecs si las
De Troie ouvrit les portes.

Peux-tu savoir si la blonde Phyllis
N’est pas d’un père à t’illustrer toi-même ?
Certes, elle pleure un ancien diadème
Et ses dieux pleins d’oublis.

Ne crois donc pas que celle qui t’enflamme
Soit d’un sang vil : fidèle à son amant,
Rebelle au lucre, elle n’a pu vraiment
Naître de mère infâme.

Je loue à froid ses épaules, son air.
Sa jambe ronde ; épargne-toi la peine
De soupçonner un galant que refrène
Son quarantième hiver.

V

SUR LALAGÉ

Elle ne saurait plier encor la tête
Au joug, ni traîner à deux un soc nouveau ;
Son doux flanc ne pourrait du taureau
Subir le poids, en l’amoureuse fête.

Ta tendre génisse aux terrains verdoyants
Borne ses désirs, tantôt d’un flot limpide
S’abreuvant, tantôt au bord humide
D’une saulaie, avec les veaux bruyants

Courant folâtrer. Du raisin âpre encore
Détourne ta soif : l’Automne, au riche écrin,
Avant peu, d’un éclat purpurin
Teindra pour toi cette grappe incolore.

Tu l’auras bientôt, car le Temps fuit jaloux
Et la dotera des beaux ans qu’il t’enlève
Dans son cours ; bientôt, pleine de sève,
Ta Lalagé va briguer un époux, —

Éclipsant dès lors Pholoé, la rigide,
Et même Chloris, dont l’épaule reluit
Comme l’astre argenté de la nuit
Sur l’Océan, ou ce Gygès de Gnide,

Qui, par ses traits fins, ses beaux cheveux épars,
Placé dans un chœur de vierges sous les armes,
Tromperait, au sujet de ses charmes,
Des étrangers les plus malins regards.

VI

À SEPTIMIUS

Septime, ô toi qui me suivrais demain
Jusqu’à Gadès, chez le Cantabre adverse,
Aux Syrtes même, où l’onde bouleverse
Le rivage africain,

Puisse Tibur, aux argiennes murailles,
À ma vieillesse assurer un abri,
Être mon terme, à moi qu’ont tant meurtri
Mers, voyages, batailles !

Si les Destins m’en tiennent éloigné,
Du Galésus cher au mouton pellite
Gagnant les bords, j’atteins le sol d’élite
Où Phalante a régné.

Il me sourit, ce petit coin de terre,
Par-dessus tous : son miel vaut en tout point
Celui d’Hymette ; à Vénafre il n’est point
D’huile plus salutaire.

Le ciel propice y donne un printemps long,
Un tiède hiver ; puis Bacchus, l’œil paterne,
Y met des ceps, dignes du mont Falerne,
Sur les coteaux d’Aulon.

Voilà le site et l’heureuse retraite
Faits pour nous deux : là, d’un pleur mérité,
Tu flatteras, sous son marbre écarté,
Ton ami le poète.

VII

À POMPÉIUS VARUS

Du temps de Brutus, ô toi qui, dans le rang,
Souvent comme moi crus ton heure accomplie,
Quel miracle en Quirite te rend
Aux dieux romains, au ciel d’Italie,

Varus, le premier compagnon de mes jeux,
Avec qui j’aimai tant de fois à m’ébattre,
Coupe en main, des fleurs dans nos cheveux
Tout reluisants de syrien malobathre ?

Phllippe aux fuyards nous vit mêlés tous deux,
Ma parmule, hélas ! restant dans la carrière,
Quand périt la vertu, quand nos preux
Eurent mordu la honteuse poussière.

Mais le prompt Mercure, au sein des bataillons,
M’enleva, tremblant, parmi d’épais nuages :
Toi, la mer, rouverte à tes sillons,
Te ramena vers de nouveaux carnages.

Donc à Jupiter offre les mets prescrits
Et, sous mon laurier retraitant ta vaillance
Lasse enfin des combats entrepris,
N’épargne pas ces vins de circonstance.

Remplis vivement d’un massique oublieux
Ton ciboire entier ; des profonds coquillages
Verse à flots les onguents précieux.
Garçons, qui court nous tresser les feuillages

De l’ache ou du myrte ? A qui, de par Vénus,
Le sceptre du boire ? Oh ! moi, tout comme un Thrace
Je prétends me livrer à Bacchus
Retour d’ami fait délirer Horace.

VIII

À BARINE

Barine, si quelque peine notoire
Eût châtié tes trahisons un jour,
Si l’on voyait t’affliger en retour
Ongle terne ou dent noire,

Je te croirais. Mais dès que les serments
Ont engagé cette tête frivole,
Plus belle encor, tu t’avances, l’idole
D’innombrables amants.

Il te convient d’insulter de ta mère
La cendre éteinte, et les soleils discrets
Des nuits, le ciel entier, les dieux soustraits
À la faux mortifère.

Vénus sourit elle-même à ce jeu,
Et l’humble nymphe, avec l’Amour hostile
Qui sur un grès sanglant toujours affile
Ses sagettes de feu.

Pour toi grandit toute notre jeunesse,
Tribut nouveau, quand les premiers en droit,
Jurant de fuir, s’éternisent au toit
D’une indigne maîtresse.

Mères, barbons, pour leurs taureaux chéris
Te craignent tous, et les vierges qu’enchaîne
Un nœud récent tremblent que ton haleine
N’emporte leurs maris.

IX

À VALGIUS

La pluie à torrents n’inonde point sans cesse
Les champs attristés ; sur le flot caspien
Neptunus à toute heure n’abaisse
Un noir trident ; au sol arménien

Douze mois complets, ne gît la glace morne,
Ami Valgius, et toujours l’ouragan
N’étreint pas les branchages de l’orne
Et les vieux troncs des chênes du Gargan.

Ta chanson dolente, hélas ! pleure sans trêve
Mystès, qui n’est plus : l’objet de ton amour
Te poursuit, lorsque Vesper se lève,
Quand Vesper fuit devant les traits du Jour.

Pourtant ce vieillard, qui vécut trois grands âges
Cessa de pleurer le précoce trépas
D’Antiloque, et sœurs et parents sages
Incessamment ne regrettèrent pas

L’éphèbe Troïle. Or que soient étouffées
Tes vaines clameurs : tous deux chantons plutôt
Les nouveaux césariens trophées,
Le Niphatès, sous son neigeux manteau,

Le fleuve du Mède augmentant nos frontières
Et roulant, moins fier, ses larges tourbillons ;
Célébrons que d’étroites barrières
Parquent au loin les cavaliers gélons.

X

À LICINIUS MURÉNA

Licinius, laisse la haute mer
Pour vivre heureux ; ne va pas davantage
Trop côtoyer, de peur du gouffre amer,
    Le perfide rivage.

Qui sait chérir la médiocrité,
Ce grand trésor, fuit autant la poussière
D’un vil réduit que le seuil tourmenté
    D’une maison princière.

Le cèdre énorme appelle mieux le choc
Des aquilons ; les hautes tours s’abattent
Plus bruyamment, et contre l’altier roc
    Les coups de foudre éclatent.

Cœur bien trempé sourit dans les revers,
Comme, aux beaux jours, il craint un anathème
Du sort. Le ciel ramène les hivers
    Rigoureux, et de même

Les chasse. Va, si ce soir le chagrin,
Demain la joie. Apollon souvent presse
Son luth muet, car son arc souverain
N’est pas tendu sans cesse.

Montre-toi donc, quand l’orage a grondé,
Alerte et fort ; mais sagement replie,
Lorsque les vents trop bien t’ont secondé,
Ta voile enorgueillie.

XI

À QUINTIUS HIRPINUS

Ce que trame encor le Cantabre, ou le Scythe
Séparé de nous par le golfe Adrien,
Hirpinus, ne t’en émeus en rien,
Et d’une vie, à l’étroite limite,
Ne prends pas un soin fiévreux. L’âge vermeil
À jamais s’éloigne avec la beauté douce ;
Sèchement la vieillesse repousse
Les amours gais, le facile sommeil.
Des fleurs du printemps l’éclat bientôt s’efface ;
La lune brillante, en ses divers trajets,
Diminue. Or d’éternels projets
Pourquoi lasser ton âme inefficace ?
Ne vaut-il pas mieux, mollement inclinés
Sous ce haut platane ou ce pinier sonore,
Banqueter, quand c’est possible encore,
Nos fronts blanchis de roses couronnés,
Parfumés de nard ? Evius fait la guerre
Aux soucis rongeurs. Vite donc quel enfant
Plongera ce falerne échauffant
Dans le cristal de cette onde légère ?

Qui vole arracher de son coin amoureux
Lydé ? Sur-le-champ, allons, qu’elle apparaisse,
Lyre en main, et qu’une simple tresse,
Ainsi qu’à Sparte, assemble ses cheveux.

XII

À MÉCÈNE

N’exige point sur ma lyre futile
Les longs combats des fougueux Numantins,
L’âpre Annibal, les flots de la Sicile
    D’un sang punique autrefois teints,

L’affreux Lapithe, ou l’ivresse d’Hylée,
Ni ces géants que mit à la raison
Le bras d’Hercule, et par qui fut troublée
    La resplendissante maison

Du vieux Saturne : ah ! mieux que moi, Mécène,
En prosateur tu diras de César
Les faits guerriers, puis ces rois pleins de haine,
    Traînés, captifs, devant son char.

Je dois chanter ta belle Licymnie,
Sa douce voix, ses regards éclatants ;
J’honorerai la tendresse infinie
    Qu’elle apporte en vos feux constants.

Un charme vif de sa jeunesse émane,
Soit qu’elle danse, ou lutte de gaîtés,
Ou que son bras, le jour saint de Diane,
S’unisse aux bras d’autres beautés.

Eh ! voudrais-tu pour tout l’or d’Achémène,
Pour la Phrygie et ses trésors fameux,
Pour tous les biens de la terre africaine,
Céder un seul de ses cheveux

Quand l’adorée à tes lèvres brûlantes
Livre son col, ou faiblement s’abstient,
Heureuse alors que tu la violentes…
Si sa bouche ne te prévient ?

XIII

CONTRE UN ARBRE DE SON DOMAINE

Quiconque, arbre vil, dans un néfaste jour,
D’abord te planta, puis, d’une main impure,
T’entretint pour la déconfiture
Des gens à naître et l’opprobre du bourg,

Celui-là sans doute avait d’un parricide
L’affreux précédent : son couteau vers minuit
Égorgea le voyageur conduit
À ses foyers ; des poisons de Colchide,

De tout ce qu’on peut rêver de menaçant,
Usa ce bourreau qui te mit sur ma terre,
Bois fatal, dont la chute naguère
Surprit le chef de ton maître innocent !

Les dangers à fuir ne sont jamais par l’homme
Assez bien prévus : le punique nocher
Du Bosphore a peur, sans rechercher
Quelle autre mer doit l’engloutir en somme.

Le soldat craint l’arc, la fuite à fond de train
Du Parthe ; à son tour, le Parthe craint notre aigle
Et nos fers : mais toujours, c’est la règle,
La Mort nous frappe et frappera soudain.

Que j’ai vu de près, Pluton, ta sombre épouse,
Éaque siégeant à son noir tribunal,
Les cœurs purs en leur palais final,
Puis, sur sa lyre éolique et jalouse

Sapho se plaignant des vierges de Lesbos ;
Enfin Alcéus qui fait, plus rude spectre,
Résonner, sous l’or fin de son plectre,
L’horreur des camps, de l’exil et des flots !

Les Ombres sont là, dans un pieux silence,
Buvant ces accords ; mais leurs cercles pressés
Aux récits des despotes chassés
Et des combats vibrent de préférence.

Quoi de surprenant, quand le chien monstrueux
Baisse, à de tels sons, ses oreilles sévères,
Quand le charme atteint jusqu’aux vipères
De l’Euménide étreignant les cheveux ?

Que dis-je ? Tantale ainsi que Prométhée,
Émus des doux chants, goûtent quelque loisir ;
Orion néglige de saisir
Le lynx timide et l’ours à sa portée.

XIV

À POSTUME

Postume, Postume, hélas ! à flots rapides
S’écoulent nos ans, et notre piété
Ne saurait nous préserver des rides,
Des cheveux gris, du trépas indompté :

Non, quand chaque jour, courtisan des plus tendres,
Ami, tu vouerais trois cents bœufs à Pluton,
Dieu sans pleurs, qui de sombres méandres
Ceint Tityus, le triple Géryon,

Dans ces tristes eaux que nous fendrons de même,
Nous tous relevant des terrestres produits,
Aussi bien porteurs de diadème
Que laboureurs aux indigents réduits.

En vain fuirons-nous la sanglante Bellone
Et l’Adriatique avec ses ouragans ;
Pour nos corps en vain, pendant l’automne,
Aurons-nous craint le poison des autans :

Il faudra bien voir l’onde noire et languide
Du Cocyte errant, les criminelles sœurs
D’Hypermnestre, et Sisyphe Éolide
Qui va soumis à d’éternels labeurs.

Adieu donc villas, palais, épouse aimable !
De tant d’arbres verts cultivés par ta main,
Nul, hormis le cyprès détestable
Nul ne suivra son maître momentain.

Un prompt héritier, certainement plus sage,
Boira ton Cécube à tous les yeux soustrait ;
Il teindra ton superbe dallage
De ce nectar qu’un pontife envierait.

XV

CONTRE LE LUXE DU SIÈCLE

Nos vastes palais bientôt à la charrue
Prendront tout le sol ; on verra des viviers,
Du Lucrin dépassant l’étendue,
Surgir partout ; les platanes altiers

Évinceront l’orme. Alors, la violette,
Le myrte, en un mot tous les trésors du flair,
Répandront leur baume où l’olivette
À l’ancien maître offrait un gain si clair.

Alors le laurier de ses rameaux compactes
Exclura le jour. Ainsi ne l’ont prescrit,
Ô Romule, ô dur Caton, vos actes :
Des vieux décrets ce ne fut pas l’esprit.

Les particuliers avaient un cens modique,
L’État de grands biens : à l’air vif d’Hélicé
Privément ne s’ouvrait nul portique
Au décempède exactement tracé.

La loi défendait de mépriser le chaume
En partage échu, — le marbre précieux
Ne parant, sur les fonds du royaume,
Que les cités et les temples des dieux.

XVI

À POMPÉIUS GROSPHUS

C’est le doux repos qu’implore des dieux
Le marin perdu sur l’Égée immense,
Quand avec Phébé se voilent aux cieux
Les astres de clémence.

C’est lui que la Thrace, au farouche essor,
C’est lui que le Mède, à fière sagette,
Réclame, ô Grosphus ! Nul bijou, nul or,
Nul pouvoir ne l’achète.

Non, trésor royal, licteur diligent
Ne chassent du cœur les troubles acerbes,
Et les noirs soucis toujours voltigeant
Sous les lambris superbes.

De peu l’on vit bien, lorsque des aïeux
La salière brille en notre humble table :
Avarice ou peur n’enlève à nos yeux
Le sommeil délectable.

Ô passants d’un jour, quels plans inouïs
Formez-vous ? Pourquoi cette soif extrême
De climats nouveaux ? Qui fuit son pays
Se fuit-il donc soi-même ?

L’affreux chagrin monte aux vaisseaux de fer,
Et des escadrons il suit la trompette,
Plus léger qu’un cerf, plus prompt que l’Auster
Soufflant une tempête.

Joyeux du présent, que pour l’avenir
L’esprit ne s’affecte, et qu’un rire aimable
Tempère nos maux. Rien ne peut fournir
Un bonheur perdurable.

Le fameux Achille eut rapide mort,
L’éternité va dans Tithon infuse,
Et peut-être, moi, tiendrai-je du Sort
Tel bien qu’il te refuse.

On voit dans tes prés bondir mille bœufs,
Enfants de Sicile ; on entend cavale
Apte au char, hennir ; sur ton lin pompeux
De Tyr deux fois s’étale

La pourpre couleur : moi, plus fortuné,
J’ai de petits champs, la verve légère
Des Muses de Grèce, un dédain inné
Pour le malin vulgaire.

XVII

À MÉCÈNE

Pourquoi me briser par ta plainte suivie ?
Aux dieux, à mon âme il répugne toujours
Qu’avant moi tu sortes de la vie,
Mécène, orgueil et soutien de mes jours.

Ah ! si de mon être un coup soudain m’enlève
En toi la moitié, comment lui survivra
L’autre part, la moins chère, et d’un glaive
Atteinte aussi ? Le même jour verra

Notre double mort. D’une bouche perfide
Ne part ce serment : un signe de ta main.
Et j’irai, j’irai, frère intrépide,
Faire avec toi le suprême chemin.

Jamais la Chimère et ses brûlantes marques,
Jamais les cent bras de Gyas ranimé
Ne pourraient nous séparer : les Parques,
Thémis puissante ainsi l’ont affirmé.

Soit que le Balance ou le Scorpion morne,
Témoin redoutable à l’heure du berceau,
M’ait vu naître, ou bien le Capricorne,
Des mers d’Ouest tyrannique flambeau,

Un rapport étrange unit dans les espaces
Nos astres pareils. Toi, le disque argentin
De Jovis te sauva des menaces
Du noir Saturne, et d’un hâtif destin

Retarda l’essor, quand la foule, au théâtre,
Trois fois salua ton rétablissement :
Sur ma tête un tronc venant s’abattre
M’enlevait, moi, si Faune dextrement

N’eût paré le coup, Faune gardien tendre
Des Mercuriaux. Songe au temple votif
À bâtir, aux victimes à rendre :
Nous frapperons, nous, un agneau chétif.

XVIII

À UN RICHE AVARE

L’ivoire en ma retraite
Ne brille pas, ni les lambris dorés ;
Les poutres de l’Hymette
N’y chargent pas des pilastres tirés

D’Afrique. Héritier rare,
Point n’ai d’Attale envahi le palais ;
Nuls beaux doigts, doux valets,
Ne m’ont filé la pourpre de Ténare.

Mais j’ai verve et cithare,
Sources de joie, et, pauvre, à maint Crésus
Je plais : des dieux en sus
Rien ne prétends ; pour plus, je ne chagrine

D’un grand seigneur l’amour,
Trop satisfait de ma terre sabine.
Le jour chasse le jour,
La lune monte, ensuite elle décline :

Et toi, près de mourir,
Tu veux du marbre ! Oubliant Proserpine,
Toujours tu fais bâtir !
Devers Baïa, cet Océan qui gronde

Tu repousses son onde !
Le continent ne peut te contenir.
Mais quoi ! tu romps les bornes
Des champs voisins, et ta cupidité

Franchit le lot planté
De tes clients. L'épouse et l'époux mornes,
Vont, loin de leurs sillons
Au sein leurs dieux et leurs fils en haillons.

Ah ! pour le riche hère
La seule cour est bien celle qu'Orcus
Destine à ses vaincus,
Là-bas. Pourquoi tendre plus haut ? La terre

Rend tout à son limon,
Rois et sujets : jamais, par l'or captée,
Au rusé Prométhée
Ne vint rouvrir l'Euménide. Pluton
Retient le fier Tantale
Et sa lignée ; et, qu'on l'appelle ou non
Du pauvre à l'abandon
Il tranche enfin l'existence fatale.

XIX

À BACCHUS

J’ai surpris Bacchus, crois-moi, postérité,
Sur des rocs perdus prêchant l’art des aèdes :
Nymphes sœurs, Satyres capripèdes
Tendaient l’oreille au précepte chanté.

Evoé ! mon sein vibre encore de crainte,
Mon cœur s’attendrit, plein d’un bachique émoi.
Evoé ! Liber, épargne-moi :
Paix, dieu du thyrse à la terrible atteinte !

Je peux célébrer la Thyade aux grands bonds,
Les sources de vin, ces ondes copieuses
Charriant du lait, puis ces yeuses
Qui d’un tronc creux distillaient des miels blonds.

Je peux de ta femme encenser la couronne
Ajoutée aux cieux, rappeler Penthéus
Et ses toits rudement abattus,
Lycurgue enfin, mort aveugle et sans trône.

Tu marches domptant mer, fleuves étrangers ;
Tu cours, dans leurs monts, les prunelles humides,
Enlacer au front des Bistonides
Un nœud d’aspics innocents et légers.

Des géants, là-haut, quand la cohorte noire
Assiégeait le seuil de ton père éclatant,
Tu défis Rhécus, en empruntant
D’un fier lion la griffe et la mâchoire.

Quoique renommé pour les joyeux hauts faits,
La danse et les ris, on ne te croyait guère
Des instincts belliqueux ; mais la guerre
Fut ton théâtre aussi bien que la paix.

Un jour, aux enfers, Cerbère te distingue
À ta corne d’or : sa queue alors tout doux
Bat le sol ; il lèche tes genoux
Et tes deux pieds de sa gueule trilingue.

XX

À MÉCÈNE

D’une aile puissante, inconnue aux humains,
Poète biforme, au sein de l’air tranquille
Je vais fuir ; les terrestres chemins
Ne m’auront plus ; vainqueur de tout Zoïle,

Adieu les cités ! Non, je ne mourrai pas,
Moi, le plébéien, moi que ta voix appelle,
Et du Styx, ô très cher Mécénas,
Mon vol saura tromper l’onde cruelle.

Déjà vers ma jambe une rugueuse peau
S’étend ; j’ai la tête et la blancheur du cygne ;
Sur mes doigts pousse un duvet nouveau ;
À mon épaule est un plumage insigne.

Plus léger soudain qu’Icare Dédalé,
J’atteindrai les flots du gémissant Bosphore ;
J’irai voir, musicien ailé,
L’Hyperborée et les Syrtes du More.

Le Colchidien, le Dace cachant mal
Son effroi du Marse, et la horde gélonne
M’entendront ; l’Ibère, moins brutal,
M’applaudira, comme le fils du Rhône.

À mon vain trépas donc point de triste sceau :
Point de deuil honteux, de larmes puériles :
Adoucis ta peine, et d’un tombeau
Épargne-moi les honneurs inutiles.

I

SUR LE VRAI BONHEUR

J’abhorre et j’exclus le vulgaire profane.
Vous, faites silence ! Aux vierges, aux garçons
Je dirai de nouvelles chansons,
Car des neuf Sœurs mon sacerdoce émane.

Les rois vivent craints de leurs peuples divers
Les rois, à leur tour, craignent le dieu suprême
Dont Gyas fut victime lui-même,
Et qui d’un signe ébranle l’univers.

Que tel, plus au large, en maint sillon aligne
Ses plants d’arbrisseaux ; que celui-ci, mieux né,
Au Forum brigue d’être prôné ;
Que celui-là soit réputé plus digne

Pour ses bonnes mœurs ; qu’un autre ait des clients
Plus nombreux : la Mort, dans sa justice égale,
Puise au fond de l’urne colossale
Les noms de tous, riches ou mendiants.

Sur son cou pervers celui qui voit suspendre
Un fer dégainé, de Sicile jamais
Ne pourra savourer les doux mets ;
Nuls chants d’oiseaux, de luths, n’iront lui rendre

Le sommeil perdu. L’agréable sommeil !…
C’est aux humbles toits, aux chaumes qu’il réside.
Il lui faut quelque ruisseau limpide,
De frais zéphyrs, des vallons sans soleil.

Quand au nécessaire on borne son envie
Qu’importent des flots le tumulte croissant
Et l’Arcture, au coucher menaçant,
Puis le Chevreau qui se lève en furie ?

Qu’importent la grêle abîmant nos raisins,
La moisson trompeuse, et le verger stérile
Accusant ou l’eau d’un ciel hostile,
Ou l’été sec, ou des hivers malsains ?

Par l’extension des gigantesques môles,
Dans l’onde, à l’étroit se sentent les poissons.
Sans relâche esclaves et maçons
Comblent la mer, sous les hautains contrôles

D’un maître blasé. Mais la Peur, les Remords
Se glissent partout où ce maître se carre :
Le Chagrin de sa nef tient la barre,
De son coursier il gouverne le mors.

Puisque rien ne calme une douleur humaine,
Ni manteau de Tyr, comme un astre brillant,
Ni falerne à table pétillant,
Ni marbre phryge et costus d’Achémène,

Pourquoi me construire, ameutant les jaloux,
Villas et palais qu’un nouvel art combine,
Et quitter mon doux val de Sabine
Pour des trésors si féconds en dégoûts ?

II

À LA JEUNESSE ROMAINE

Que, fortifié par un rude service,
Le garçon apprenne à souffrir de bon cœur
L’indigence ; armé d’un fer vainqueur,
Contre le Parthe au galop qu’il sévisse.

Qu’il vive en plein air, et brave tout chemin
Périlleux. Du haut de leur cité jalouse,
Qu’à sa vue une royale épouse,
Une princesse aux portes de l’hymen,

Soupirent : « Grands dieux ! ne laissez pas mon gendre,
Mon beau fiancé, trop neuf dans les combats,
Provoquer ce lion qui, là-bas,
Gorgé de sang, brûle encor d’en répandre ! »

Mourir pour son sol est doux et glorieux.
La mort poursuit l’homme à poitrine d’eunuque
Elle frappe au dos, ou dans la nuque,
Les vils poltrons, les fuyards odieux.

La vertu solide ignore les disgrâces ;
Son front resplendit d’honneurs immaculés.
Ses faisceaux ne sont pas ravalés
Ou maintenus, au gré des populaces.

À qui le mérite ouvrant les cieux entiers,
La vertu se fraye un champ inaccessible,
Et son vol, dans sa fierté paisible,
Fuit le vulgaire et les fangeux sentiers.

De même le ciel, des silences austères
Est le prix : chez moi jamais ne dormira,
Sur ma nef jamais ne voguera
Quiconque a pu dévoiler tes mystères,

Ô blonde Cérès ! Outragé, Zeus souvent
Confond l’âme pure avec la délinquante…
Tôt ou tard, la Peine claudicante
Rejoint le crime, allât-il bien avant.

III

À CÉSAR AUGUSTE

Non, rien ne saurait abattre le courage
Du citoyen juste et ferme dans son plan,
Ni les cris d’une plèbe sauvage,
Ni le regard d’un féroce tyran,

Ni sur l’Adria l’Auster soulevant l’onde,
Ni de Jupiter le tonnerre si prompt :
En éclats que se brise le monde,
Sans l’émouvoir ses débris l’atteindront.

Ainsi résolus, Pollux, l’errant Hercule
Ont franchi le seuil du palais éthéré,
Où près d’eux Auguste, leur émule
Repose et boit, de nectar empourpré.

Ainsi l’on te vit, ô Bacchus, dieu paterne,
Plier l’affreux tigre au timon de tes chars ;
Quirinus ainsi hors de l’Averne
Put s’élancer sur les chevaux de Mars,

Après que Junon charma la cour céleste
Par les mots suivants : « Ilion, Ilion,
Que le juge adultère et funeste
Et la beauté d’une autre région

« En cendre ont réduit, dès que de leur salaire
Un Laomédon osa frustrer nos dieux
Nous avions, Pallas et ma colère,
Maudit ton peuple et son roi captieux.

« Il n’étale plus son orgueil, l’hôte infâme
De la Spartiate, et la valeur d’Hector
Ne sert plus les traîtres de Pergame
Contre les chocs d’Ajax et de Nestor.

« La guerre a pris fin, qu’alimentaient sans cesse
Nos dissensions. J’abjure désormais
Ma rancune, et de cette prêtresse
D’un sang troyen le fils que j’abhorrais.

« À Mars je le rends. Que l’Olympe sur l’heure
S’ouvre devant lui ; qu’il goûte en sûreté
Le nectar ; qu’il assiste à demeure
Aux grands conseils de la Divinité.

« Pourvu que toujours entre Ilion et Rome
Gronde un océan, au bonheur des proscrits
J’aiderai, n’importe en quel royaume.
Sur les tombeaux de Priam, de Pâris ;

« Pourvu que la chèvre aille bondir, l’hyène
En paix mettre bas, du Capitole entier
Je prétends que l’éclat se soutienne,
Et que son joug s’impose au Mède altier.

« Oui, que Rome épande un renom horrifique
Dans tout l’univers, du célèbre détroit
Séparant l’Europe de l’Afrique
Aux bords féconds où chaque an le Nil croît :

« Plus grande, en fuyant l’or que Tellus recèle
Et qui de son sein n’eût jamais dû sortir,
Qu’en osant, d’une main criminelle,
Pour son bien-être aux temples la ravir.

« Du nord au midi, du couchant à l’aurore,
Que, victorieux, flottent ses étendards
Aux déserts que le soleil dévore
Comme aux pays du givre et des brouillards.

« Mais je ne promets aux Romains intrépides
De si beaux destins, que s’ils ne veulent pas,
Trop pieux, trop fiers de gains rapides,
Ressusciter leurs antiques États.

« Troie, en renaissant sous un lugubre auspice
Reverrait bientôt le Grec envahisseur
J’y courrais, à l’assaillant propice,

De Jupiter, moi, la femme et la sœur.

« Que Phébus trois fois la relève et l’enclave
Dans un mur d’airain, trois fois mes Argiens
L’abattront ; trois fois l’épouse esclave
Ira pleurer fils et mari troyens ! »

Muse, où tendez-vous ? sur ma lyre badine
Jure un tel sujet. Téméraire, cessons
De redire une scène divine
Et d’en gâter l’effet par d’humbles sons.

IV

À CALLIOPE

Descends de l’Olympe, ô Calliope, ô reine,
Et dis sur la flûte un chant de longue haleine ;
Ou plutôt, la lyre entre les doigts,
Marie un air au timbre de ta voix.

N’entendez-vous pas ? d’une illusion tendre
Suis-je le jouet ? Il me semble l’entendre,
Et vaguer dans de pieux enclos,
Au doux murmure et des vents et des flots.

Un jour, tout enfant, las de mainte folie,
Aux flancs du Vultur, plus loin que l’Apulie,
Mon berceau, je dormais sur le sol,
Quand des ramiers me couvrirent au vol,

D’un feuillage vert. Ce fut chose divine
Pour les bûcherons de le forêt bantine,
Les chasseurs du pic achérontin
Et les bergers du hameau forentin.

Auprès des serpents, des ours, funeste engeance,
Gaîment reposer, n’ayant d’autre défense
Qu’un amas de myrte et de laurier !
Les dieux gardaient le jeune aventurier.

Muses, grâce à vous, je gagne, heureux et leste,
L’ardu Sabinum ou la fraîche Préneste ;
Sous vos yeux, j’erre aux monts de Tibur,
Ou de Baïa je contemple l’azur.

Ami de vos chœurs et de vos aganippes,
J’ai pu me soustraire au revers de Philippes,
Éviter un arbre menaçant,
Fuir Palinure en naufrages puissant.

Guidez-moi toujours, et ma voile aguerrie
Ira du Bosphore affronter la furie,
Et mon pied, sans se butter à rien,
Traversera le sable assyrien.

Intact, je verrai le Breton si féroce
Envers l’étranger, puis le Concane atroce
Qui s’enivre au sang des étalons,
Le fleuve scythe et les archers gélons.

Quand le grand César ramène en nos murailles
Ses guerriers lassés de lointaines batailles,
Qu’à son tour il aspire au repos,
Vous, les neuf Sœurs, vous charmez ce héros.

Vous lui prodiguez des conseils de clémence,
Doux à votre cœur. – On sait la chute immense
Des Titans, monstrueux révoltés,
Aux foudroiements, mille fois répétés,

De celui qui, seul, régit, maître équitable,
La terre immobile et l'océan instable,
Nos cités, l'enfer silencieux,
La tourbe humaine et les hôtes des cieux.

Jupiter fut pris d'une terreur profonde
Devant cette horde, aveugle autant qu'immonde,
Qui voulait que l'Olympe boisé
Sous Pélion demeurât écrasé.

Mais que pouvaient donc Mimas, l'âpre Thyphée,
Ou Porphyrion, autre ardent coryphée ?
Que pouvaient les chênes abattus
Par Encelade, et les chocs de Réthus,

Contre le rempart de la sonore égide
De Pallas ? Près d'elle, assistance intrépide,
Sont Vulcain, la matrone Junon
Et ce porteur d'un arc de grand renom,

Qui dans le cristal des eaux de Castalie
Trempe ses cheveux, qui va de la Lycie
Duméteuse au maternel vallon :

Pataréus, Délius Apollon.

La force sans frein par son poids roule à terre ;
Les dieux l’accroîtront, pourvu qu’on la modère.
Mais aussi ces mêmes justes dieux
En châtieront tout usage odieux.

J’en prends à témoin Gyas, le centimane,
Et le tentateur de la chaste Diane,
Orion, la fable des forêts
Que cette vierge accabla de ses traits.

Tellus, avec peine étouffant sa lignée,
Pleure ces géants qu’une foudre indignée
Plonge au Styx : le feu par eux vomi
N’altère pas l’Etna bien affermi.

L’antique vautour, bourreau constant du crime,
Sur l’affreux Titye à coups de bec s’escrime ;
Et toujours par Pluton outragé
Pirithoüs de chaînes est chargé.

V

RÉGULUS

La foudre en grondant atteste que Jovis
Règne aux cieux : voyez un autre divin sire
Dans Auguste ajoutant à l’empire
Perses fougueux, durs Bretons asservis.

Soldat de Crassus, eh quoi ! d’une étrangère
Tu vécus l’époux infâme ? L’on put voir
(Oh ! sénat, oh ! mépris du devoir !)
Vieillir aux champs d’un hostile beau-père,

Sous le sceptre mède, un Samnite, un Sabin,
Oubliant leur nom, leur toge, leurs anciles,

V

RÉGULUS

La foudre en grondant atteste que Jovis
Règne aux cieux : voyez un autre divin sire
Dans Auguste ajoutant à l’empire
Perses fougueux, durs Bretons asservis.

Soldat de Crassus, eh quoi ! d’une étrangère
Tu vécus l’époux infâme ? L’on put voir
(Oh ! sénat, oh ! mépris du devoir !)
Vieillir aux champs d’un hostile beau-père,

Sous le sceptre mède, un Samnite, un Sabin,
Oubliant leur nom, leur toge, leurs anciles,
Vesta même aux traits indélébiles,
Debout encor le Jupiter Romain ?

Il prévit cela, le grand cœur de Régule,
Lorsque, repoussant un protocole vil,
Sa valeur montra comme un péril
Pour l’avenir quiconque capitule,

Si ne périssaient, captifs, des jeunes gens
Indignes de pleurs. — « Dans les temples puniques,
J’ai, dit-il, vu ces drapeaux, ces piques
Qu’à l’ennemi nos lâches contingents

Rendirent sans lutte ; et j’ai vu des Quirites,
Les deux bras liés sur leur dos libre avant ;
Porte ouverte, on allait cultivant
Ces plaines, hier, par notre aigle détruites.

Sans doute un soldat, à prix d’or racheté,
Deviendra meilleur ? Non ! c’est joindre un dommage
À l’affront : empourpré, tout lainage
Perd à jamais sa blanche pureté,

Et la vertu noble, une fois dans la fange,
Ne remonte plus en des cœurs de valets.
Si la biche, échappée aux filets,
Vole au combat, près de Mars je le range.

Celui qu’un perfide à ses pieds tint d’abord,
Du Carthaginois un jour il sera maître.
Ce héros qui, calme, se vit mettre
Des fers aux mains, qui, redoutant la mort,

Et ne sachant plus comment sauver sa vie,
Mendia la paix dans la mêlée. Ô deuil !
Ô Carthage élevant ton orgueil
Sur les débris honteux de l’Italie ! »

On dit qu’à ces mots évitant le baiser
De ses tendres fils et de leur chaste mère,
Vers le sol, en déchu volontaire,
Ses fiers regards allèrent se poser :

Jusqu’à ce qu’enfin son conseil sans exemple
Ayant convaincu les flottants sénateurs,
Du milieu de ses amis en pleurs
Il s’arracha, banni digne d’un temple.

Régulus sait bien quels barbares tourments
L’attendent là-bas : cependant il écarte
Et parents ligués pour qu’il ne parte,
Et peuple entier luttant d’empêchements,

Du même air que si, laissant prépondérante
Sa part de clients aux procès du Forum,
Il gagnait les champs de Vénafrum
Ou les villas de la molle Tarente.

VI

AUX ROMAINS

Romains, vous paîrez les crimes de vos pères,
D’eux quoique innocents, tant que vous n’aurez pas
Rebâti des dieux les sanctuaires,
Les marbres saints, noircis, jetés à bas.

Le culte des dieux nous fit maîtres du monde ;
Les dieux sont de tout le principe et la fin :
Négligés, d’une chute profonde
Ils ont puni le triste sol latin.

Dêjà, par deux fois, et Monèse et Pacore
Vainquirent nos fils de l’Augure oublieux,
Et le Parthe insolemment décore
Ses colliers vils de notre or précieux.

La flotte d’Égypte et l’arc fameux du Dace,
Combinant leur tir, leurs évolutions,
Ont failli détruire, en leur audace,
Rome tombée aux mains des factions.

Notre âge coupable a d’abord dans sa course
Perverti l’hymen, la famille et les mœurs :
Le pays, le peuple à cette source
Doivent, hélas ! tant d’horribles malheurs.

La vierge, à quinze ans, avec ardeur se mêle
De danse ionique et d’arts voluptueux.
Je me trompe : encore à la mamelle
Son cœur rêvait d’amours incestueux.

Bientôt elle cherche, aux fêtes conjugales,
Les meilleurs galants, et n’attend même plus,
Pour l’octroi de faveurs illégales,
L’obscurité, le mystère voulus.

Mais interpellée, et son mari complice,
La belle, en public, sort pour tel commerçant,
Tel patron d’un bateau de Galice
Pactole impur de ce couple indécent.

Ah ! ceux-là naissaient de parents sans reproche
Qui battaient Carthage en maint combat naval,
Qui domptaient le grand roi d’Antioche,
L’altier Pyrrhus, le terrible Annibal !

D’agrestes soldats postérité solide,
Remuant le col de leur hoyau sabin,
Sous les yeux d’une mère rigide
Ils rapportaient le chêne, le sapin,

Coupés dans les bois, quand l’ombre des montagnes
Changeait au soleil, et que l’heure, en s’usant,
Ramenait la paix dans les campagnes
Et délivrait les bœufs du joug pesant.

Que n’altèrent pas les siècles damnifères ?
Nos pères étaient moins bons que nos aïeux
Nous, jamais, nous ne vaudrons nos pères ;
Nos fils seront plus que nous vicieux.

VII

À ASTÉRIE

Pourquoi pleurer, ravissante Astérie ?
Les gais zéphyrs te rendront au printemps,
Riche en objets de Bithynie,
Ton Gygès, imberbe aux feux constants.

Dans Oricum, captif de vents contraires,
Sinistre effet des Chevreaux lubieux
Il traîne des nuits solitaires
Sans pavots, non sans pleurs copieux.

Pourtant l’exprès de sa galante hôtesse,
En l’avisant que soupire Chloé,
Qu’en rivale l’amour la presse,
Mille fois le tente, vieux roué.

Il peint comment une épouse néfaste,
Au sot Prétus brodant maint faux rapport,
De Bellérophon par trop chaste
Résolut d’accélérer la mort.

Il dit Pélée, un pied dans le Ténare
Quand d’Hippolyte il méprisa l’ardeur
Le fallacieux narre, narre
Tous les cas aiguisant l’impudeur.

En vain ! Plus sourd que roche icarienne,
Gygès écoute et ne consent. Mais toi,
Garde que trop ne te convienne
Enipée, un voisin de ton toit,

Bien que nul autre, en l’herbe martiale,
Sur un coursier n’affiche plus d’élan,
Bien que nul autre ne l’égale
Pour franchir l’ampleur du lit toscan.

Clos, dès le soir, ton seuil ; dans la ruelle
Point ne regarde, au doux bruit des pipeaux,
Et si la surnom de cruelle
Te parvient, — confirme ce propos.

VIIO

À MÉCÈNE

Tu vois, surpris, aux calendes de Mars,
Bouquets de fleurs chez moi célibataire,
Boite d’encens, rouges charbons épars
Sur la mousse, — un mystère

Pour toi si docte en rits grecs et latins :
C’est qu’à Liber, quand un arbre sauvage
M’allait broyer, je vouai doux festins
Et bouc au blanc pelage.

L’an révolu, de son cachet noirci
Ce jour fêté délivrera l’amphore,
Depuis Volcate instruite à boire ici
La fumée à plein pore.

Prends, Mécénas, cent coupes en l’honneur
De l’ami sauf ; que l’aube nous éclaire
Buvant encore, — et loin toute clameur,
Bien loin toute colère !

Sois sans tourment pour la chère cité
Occis est l’ost de Cotison le Dace ;
Contre soi seul, le Mède révolté
Tourne sa triste audace.

Au sol d’Espagne, un rebelle constant,
Le Cantaber, porte enfin notre chaîne ;
Le Scythe annonce, à son arc qu’il détend,
Sa retraite prochaine.

Cesse un moment, en simple citoyen,
De t’affecter des choses populaires ;
Et, saisissant l’heure au vol, vite et bien,
À demain les affaires !

IX — Dialogue d’Horace et de Lydie

HORACE

Tant que de toi je semblai digne,
Quand nul rival de bras plus caressants
N’entoura ta gorge de cygne,
J’allai plus fier que le roi des Persans.

LYDIE

Tant que j’eus seule ta tendresse,
Qu’après Chloé ne vint pas Lydia,
En renom comme en allégresse
Je surpassai la Romaine Ilia.

HORACE

J’aime à présent Chloé, de Thrace ;
Sa voix est pure et son luth merveilleux :
Gaîment pour elle au Styx je passe,
Si les Destins épargnent ses doux yeux.

LYDIE

Moi, c’est Calaïs, fils d’Ornyte
De Thurium, mon idole en ce jour :
Pour lui deux fois j’entre au Cocyte,
Si les Destins l’épargnent à son tour.

HORACE

Mais si Vénus moins vagabonde
Nous ramenait au joug qui nous lia ?
Si je chasse Chloé la blonde,
Et que mon seuil se rouvre à Lydia ?
LYDIE

Bien qu'il soit beau comme l'aurore,
Toi plus léger que l'inconstant zéphyr,
Plus prompt que l'orageux Bosphore,
À tes côtés, j'irais vivre et mourir.

X

À LYCÉ

Quand tu boirais, sous un mari barbare,
Au Tanaïs, tu gémirais, Lycé,
De me savoir, devant ton seuil avare,
En butte à l’aquilon glacé.

N’entends-tu pas, au vent qui les assiège,
De ton beau toit la porte et le jardin
Mugir ? Grands dieux ! ne vois-tu pas la neige
Qu’un éther pur fige soudain ?

Quitte un orgueil que Cythère condamne ;
Crains de la roue un funeste retour.
Tu ne fus point engendrée en Toscane
Pour singer Pénélope un jour.

De tes amants, ah ! si l’humble prière,
Si leurs cadeaux et leur teint violet,
Si ton époux aux bras d’une étrangère,
Rien ne t’émeut, moi, ton valet,

Épargne-moi, belle dont le cœur reste
Dur comme un chêne, ingrat comme un serpent.
Tes noirs verrous, ce déluge céleste
Ne me verront toujours rampant.

XI

À MERCURE

Mercurius (car le souple Amphion
Émut par toi les rocs à ses cantiques),
Toi-même aussi, noble heptachordion
Aux accents pathétiques,

Jadis muet, ingrat, mais en ce jour
L'ami des dieux, de toute riche table,
Dites des chants qui forcent à l'amour
Lydé, mon intraitable.

Comme en un pré cavale de trois ans
Bondit fougueuse et craint qu'on ne la touche,
Vierge, Lydé pour ses chauds courtisans
Se montre encor farouche.

Tu peux mener les tigres sur tes pas
Et les forêts, figer l'onde célère :
A tes doux sons, du royaume d'en bas
Le noir portier, Cerbère,

Céda tout humble, en son front furial
Quoiqu'il agite une centaine d'angues,
Et crache au loin bave et souffle infernal
De sa gueule à trois langues.

Que dis-je ? on vit Tityus, Ixion
Sourire enfin ; on vit des Danaïdes,
Quelques instants, dans la séduction,
Les urnes rester vides.

Conte à Lydé le crime, le tourment
Et le tonneau de cette horrible engeance,
Tonneau sans fond d'où l'eau fuit constamment ;
Peins la sûre vengeance

Qu'un jour Orcus tire des criminels.
Ces monstres-là — quels forfaits plus extrêmes ? —
Ces monstres-là purent de fers cruels
Frapper leurs époux mêmes.

Seule, une sœur, du flambeau de l'hymen
Digne en tout point, fut noblement traîtresse
Au plan dicté par un père inhumain
Son nom vivra sans cesse.

« Debout ! dit-elle à son jeune mari.
Debout ! un somme éternel te menace,
À ton insu : trompe un beau-père aigri,
Des sœurs folles d'audace.

« Comme lionne égorgeant maint agneau,
Chacune, hélas ! met son époux en pièces
Plus tendre, moi, je t’arrache au tombeau,
À ces voûtes épaisses.

« Qu’un père affreux me charge de liens,
Ô mon époux, pour t’avoir laissé vivre
Sur un navire, aux écueils libyens
Que, bannie, il me livre.

« Fuis où tes pieds, où l’air t’emporteront,
L’ombre et Vénus protégeant ta carrière !
Sous leur manteau, fuis… tes mains graveront
Nos regrets sur ma pierre. »

XII

À NÉOBULE

Que je plains la beauté des jeux d’amour privée,
Ignorant de Bacchus le doux baume, énervée
Aux sermons d’un oncle ennuyeux !

Toi, l’archerot malin de ton dé te sépare
Et des arts de Pallas ; seul, Hèbrus de Lipare,
Néobule, occupe tes yeux.

Car, huilé, dans le Tibre il va, nageur suprême ;
Surpassant à cheval Bellérophon lui-même,
Son pied, ses poings règnent vainqueurs.

Il excelle à poursuivre, au sein des vastes plaines,
Les chevreuils éperdus, à forcer sous les chênes
Le sanglier rude aux traqueurs.

XIII

À LA FONTAINE DE BANDUSIE

Ô Bandusie, ô fontaine hyaline,
Digne de fleurs comme d’un vin nouveau
Demain je t’immole un chevreau
Dont la corne est précoce, et l’incline

Aux rudes chocs, aux combats amoureux.
Mais vainement : d’un sang pur, en ta rive,
Ce
fils de la troupe lascive
Rougira ton cristal généreux.

L’âpre chaleur des jours caniculaires
Ne t’atteint point : sur l’errante brebis,
Les taureaux las des jougs subis,
Tu répands tes fraîcheurs salutaires.

Toi-même aussi ton renom sera grand,
Dès que mon luth aura chanté l’yeuse
Qui domine la roche creuse
D’où ton flot s’échappe en susurrant.

XIV

AU PEUPLE ROMAIN

Peuple, César qu’on disait, comme Hercule,
Chercher la gloire, au risque de la mort,
Rentre vainqueur, de l’hispanique bord
Sur le sol de Romule.

Que sa moitié, fière d’un tel époux,
Offre à l’autel le tribut légitime.
Escorte-la, sœur du chef clarissime ;
Près d’elle groupez-vous,

L’olive en main, ô mères radieuses
Des guerriers saufs. Pour vous qui regrettez
Soit un mari, soit un père, évitez
Les plaintes omineuses.

Ce jour de fête à jamais bannira
Mes noirs soucis : je ne craindrai ni guerre
Ni malemort, tant qu’au loin sur la terre
Auguste règnera.

Esclave, apporte et parfums et guirlandes ;
Apporte un vin des chocs marses témoin,
De Spartacus s’il en reste en un coin
Qui sut tromper les bandes.

Dis à Néère, aux chants vifs, d’accourir,
Un simple nœud sur sa tête myrrhée :
Si son portier te dispute l’entrée,
Reviens sans coup férir.

Les cheveux gris amortissent la rage
Des chauds débats, des proterves amours
Sous le consul Plancus, dans mes beaux jours,
J’aurais été moins sage.

XV

À CHLORIS

Femme d’Ibycus, le pauvre homme,
Mets donc un terme à tes dérèglements,
À tes labeurs trop infamants.
Mûre déjà pour le sombre royaume,
Plus ne joue emmi nos beautés ;
N’obscurcis point de célestes clartés.
Dans Pholoé ce qu’on supporte
Ne te sied plus, Chloris : ta fille encor
Peut des garçons forcer la porte,
Comme Thyade émue au bruit du cor.
Que pour Nothus son goût vivace
La pousse aux bonds de la chèvre salace :
Toi, vieillotte, à bout de succès,
Va t’en filer des toisons lucérines,
Et renonce aux roses pourprines.
À la cithare, aux bachiques excès.

XVI

À MÉCÈNE

Un mur d’airain, des portes bien assises,
De chiens grondants maint couple échelonné
Suffisamment protégeaient Danaé
Contre d’amoureuses surprises,

Si Jupiter et Vénus n’avaient ri
D’Acrisius, noir geôlier de la belle :
C’est qu’il n’est pas de tour, de gond rebelle
Pour l’immortel dans l’or pétri.

L’or sait tromper des gardes la consigne,
Et, plus puissant qu’un foudre olympien,
Percer les rocs. De l’augure argien
L’or causa la ruine insigne,

Le noir trépas. Philippe, sans assauts,
Mais par des dons, vainquit d’altières villes,
Des rois jaloux. Les dons rendent serviles
Les durs commandants des vaisseaux.

Avec l’argent croît la peine, et la rage
De nouveaux biens. Donc à bon droit j’eus peur,
Mécène, ô toi des chevaliers l’honneur,
D’afficher un marquant visage.

Plus à soi-même on se refuse, et plus
Donnent les dieux. Sans bagage je vole
Auprès de ceux qu’aucun désir n’affole ;
J’échappe au camp des Attalus,

Maître plus fier d’un fonds que l’on dédaigne
Que si, passant pour retenir sous clé
Tout ce qu’en Pouille on récolte de blé,
Je restais pauvre à riche enseigne.

Un ruisseau pur, quelques arpents boisés,
D’humbles moissons l’espoir non chimérique
Mieux qu’au seigneur de l’opulente Afrique
Me font des jours frais, reposés.

Certes je n’ai ni les miels de Tarente,
Ni les nectars du sol des Lestrygons ;
J’ai moins encor ces précieux moutons
Fils de la Gaule exubérante :

Mais l’indigence a respecté mon toit.
Voudrais-je plus, tu m’exaucerais vite.
Or, en gardant une sage limite,
J’agrandis plus mon coffre étroit

Que si j’avais l’empire d’Alyatte
Et la Phrygie. A qui prétend beaucoup,
Beaucoup fait faute. Heureux qui du grand Tout
Reçoit assez, à bonne date !

XVII

À ÉLIUS LAMIA

Noble rejeton de l’antique Lamus
(Car il est constant que des premiers Lamie
Les grands noms du sien nous sont venus,
Et l’on peut voir nos fastes, cher Elie,

Citer pour auteur de toute ta maison
Ce chef qui créa la cité magnifique
De Formie, et domina, dit-on,
Jusqu’au rivage où la nymphe Marique

Reçoit le Liris) : demain un ouragan,
Vomi par l’Eurus, jonchera de feuillages
La forêt, d’algues le bord toscan,
Si la corneille, augure des orages,

Ne m’a pas trompé. Pendant que tu le peux,
Prépare un bois sec ; puis, à ton bon Génie
Sers demain porc bimestre et vin vieux,
Tes serviteurs te tenant compagnie.

XVIII

À FAUNE

Faune, amateur des nymphes fugitives,
Dans mes enclos, mes champs ensoleillés
Marche clément, et pars sans invectives
Pour mes faons éveillés,

Si, chaque an, meurt le chevreau de coutume,
Si le cratère agréable à Cypris
Abonde en vins, si l’antique autel fume
De parfums bien nourris.

Lorsque Décembre, aux nones, te refête,
Tout le bétail joue aux terrains herbeux,
Et sur les prés le bourg joyeux s’arrête,
Oisif comme les bœufs.

Le loup se mêle aux brebis intrépides :
L’agreste bois t’effeuille ses rameaux
Gai, le colon frappe, à trois temps rapides,
Ce sol hier plein de maux.

XIX

À TÉLÈPHE

Tu sais l’intervalle entre Inaque
Et Codrus, mort pour Athène en lion ;
Tu sais les rejetons d’Éaque,
Les chocs livrés sous le saint Ilion.

Mais tu ne dis combien le cade
De vrai Chio, quand nos bains seront prêts,
Et quand et chez quel camarade
D’un froid péligne on bravera les traits.

Verse, esclave, à Phébé nouvelle,
Verse à Minuit, et verse à Muréna,
L’augure : aux coupes, plein de zèle,
Trois fois ou neuf, le cyathe accourra.

Pour la poète dans la nue
Trois fois trois coups, en amant des neuf Sœurs !
Mais des Grâces la troupe nue
De plus de trois fait défense aux buveurs,

Ayant des rixes quelque crainte.
Vive Bacchus ! Pourquoi cessent les voix
De ces flûtes de Bérécynthe ?
Pourquoi muets pendent lyre et hautbois ?

Je hais toute main qui lésine :
Roses, pleurez ! que nos vacarmes fous
Vexent Lycus et la voisine
Mal assortie à ce barbon d’époux

Ô Télèphe, ton front nitide,
Comme Vesper ton œil étincelant
Captent Rhodé, mûre pour Gnide :
Glycère, moi, me brûle d’un feu lent.

XX

À PYRRUS

Ne crains-tu point, ô Pyrrhus, de ravir
Ses lionceaux à pareille Gétule ?
D’affreux combats avant peu tu vas fuir,
Intimidable émule,

Lorsque, à travers tes amis hasardeux
Elle accourra, voulant son beau Néarque,
Conflit sanglant pour dire auquel des deux
Ce jouvenceau de marque.

Tandis qu’en hâte on vous voit préparant,
Toi des traits vifs, elle une dent terrible,
L’objet, dit-on, du fameux différend,
D’un talon insensible,

Foule sa palme, et livre au vent badin
Les blonds cheveux couvrant son col d’ivoire :
Tel fut Nirée ou le prince idéen
Qui là-haut verse à boire.

XXI

À UNE AMPHORE

Amphore, ma sœur, des faisceaux de Manlie
Datant comme moi, que tristesse ou folie
Gise en toi, que ce soit le courroux,
L’amour brûlant ou le sommeil si doux,

N’importe à quel titre un massique hors ligne
Réside en ton sein, ce beau jour t’en rend digne ;
A l’appel de Corvinus, descends
Lui prodiguer tes nectars vieillissants.

Tout imbu qu’il est des sermons de Socrate,
Sa lèvre pour toi ne sera pas ingrate :
Maintes fois le bon vin, nous dit-on,
Réconforta l’âme du vieux Caton.

Tu sais imposer à toute humeur sauvage
Ton joug délicat ; et les peines du sage,
Les secrets enfouis dans son cœur
Sont dévoilés par ta chaude liqueur.

Tu rends l’espérance aux esprits les plus mornes ;
Tu donnes au pauvre un sang vif et des cornes
Pour braver les sceptres irrités
Et des soldats les mille cruautés.

Liber, et Vénus, si son œil est propice,
Les Grâces encore, au lien non factice,
Te choieront, à l’éclat des flambeaux,
Jusqu’au retour de Phébus sur les eaux.

XXII

À DIANE

Des monts et des bois reine virginale,
Qui, trois fois priée, accours délivrant
L’épouse en travail que la Mort te rend,
Ô dive tricéphale,

À toi ce pinier touchant ma villa !
Je t’immolerai gaîment, sous son ombre,
Chaque année, un porc méditant, l’air sombre,
D’en découdre par-là.

XXIII

À PHIDYLÉ

Lève au firmament tes deux mains non ingrates,
Quand Phébé renaît, rustique Phidylé ;
Qu’une truie avide, un nouveau blé,
Des grains d’encens fléchissent tes Pénates,
Et tu braveras pour ton vignoble en fleur
L’Africus malsain, pour tes épis la nielle
Inféconde, et pour ton bétail frêle
Du temps des fruits l’accablante chaleur.
L’hostie engraissée autour du blanc Algide,
Parmi les forêts de chêne et de sapin,
Ou croissant sur le gazon albain,
Succombera sous la hache rigide,
Aux temples sacrés : toi, tu n’as pas besoin
D’égorger cent boucs, pour te rendre faciles
D’humbles dieux que les myrtes fragiles,
Le romarin, couronnent dans ton coin.
Que pure, à l’autel, notre droite s’étende,
Le sel pétillant et le gruau pieux
Calmeront nos Lares furieux
Tout aussi bien que la plus riche offrande.

XXIV

SUR LA CORRUPTION DU TEMPS

Quand vos trésors surpasseraient
Les biens qu’intacts ont l’Inde et l’Arabie,
Quand vos marbres envahiraient
La mer étrusque et les flots d’Apulie,

Si le rude marteau du Sort
Sous vos grandeurs une fois vous entame,
Vous ne soustrairez point votre âme
À la terreur, votre tête à la mort.

Plus heureux le Scythe des plaines
Dont la demeure est un char vagabond,
Et les Gètes d’un sol fécond,
Non divisé, tirant tous à mains pleines

Leur pain, leurs fruits mis en commun !
Aux champs, là-bas, un an reste chacun ;
Sa tâche faite, il peut s’ébattre
Son remplaçant le nourrira demain.

Là, pour les fils d’un autre hymen
La belle-mère est loin d’être marâtre.
Point d’épousée acariâtre,
De par sa dot ; point de galants sous main.

Une dot, c’est l’honneur des proches,
Le doux respect du pouvoir marital,
L’horreur d’étrangères approches :
Faillir est crime, et crime capital.

Ah ! si quelqu’un veut mettre un terme
À nos fureurs, à nos sanglants débats,
S’il veut que sa statue au bas
Porte : Au sauveur ! qu’il dompte, d’un bras ferme,

Tant de licence et nos neveux
Le béniront ; car, pour nous, ô misère !
Jaloux de la vertu sur terre,
Nous ne l’aimons que retournée aux cieux.

Mais à quoi bon ma triste plainte,
Lorsque Thémis laisse en paix le méchant !
Que sert des lois le labyrinthe,
Sans bonnes mœurs, lorsque l’âpre marchand

Affronte la zone torride
Et ces climats de Borée approchant,
Où

domine un verglas rigide ?
Lorsque toujours d'habiles matelots

Sortent vainqueurs du choc des flots,
Et lorsque enfin la pauvreté honnie
Fuyant la route des Catons,
Pousse à tout acte, à toute ignominie ?

Au Capitole transportons,
Fiers de l'appel, des bravos de la foule,
Ou dans la mer précipitons
Tous ces bijoux, ces perles, ces chatons,

Cet or vain d'où le mal découle,
De nos forfaits si nous nous repentons.
Oui, de nos passions brutales
Tuons le germe, et nos cœurs amollis,

Retrempons-les à de plus mâles
Enseignements. L'enfant des riches lits
À cheval montre peu d'adresse ;
Il craint la chasse et borne ses exploits

Au cerceau venu de la Grèce,
Ou bien aux dés prohibés par les lois.
Pourtant un père, à foi parjure,
Trompe son hôte et son frère d'usure

Pour dorer les indignes jours

De ce fruit nul. Ses vils trésors sans doute
Vont grossissant ; mais, somme toute,
Je ne sais quoi leur manquera toujours.

XXV

À BACCHUS

Où donc, Bacchus, m’entraînes-tu,
Plein de ton souffle ? En quel bois, quelle grotte,
M’égare un délire nouveau ?
Du grand César quels rochers vont m’entendre

Célébrer l’éternel honneur,
L’entrée aux cieux dans le conseil de Jove ?
Je dirai maint fait éclatant,
Neuf, non chanté. Comme, d’une montagne,

L’Évias admire, au réveil,
Le cours de l’Hèbre, et les neiges de Thrace,
Et le Rhodope que gravit
Un pied barbare, ainsi j’aime une rive

Solitaire, un bosquet désert,
Quand j’erre au loin ? Ô prince des Naïades,
Des Bacchantes dont la valeur
Peut renverser les plus robustes frênes,

Mes chants n’auront rien de petit,
D’humble, d’humain. C’est un péril suave,
Lénœus, de suivre le dieu
Qui porte au front des pampres pour couronne.

XXVI

À VÉNUS

La beauté naguère en moi trouvait des charmes
Et je militais, en soldat non obscur :
À présent ce barbiton, ces armes,
Mon congé pris, je les suspends au mur

Qui va protégeant de Vénus maritime
Le flanc gauche. Allons ! mettez là les falots
Lumineux, l’arc d’amoureuse escrime,
Et les leviers, effroi des durs enclos.

Ô diva que Cypre heureusement vénère,
Et Memphis narguant les neiges de Sithon,
De Chloé, sous ta vive lanière,
Change à l’instant, reine, l’orgueilleux ton.

XXVII

À GALATÉE

À son départ, pour présage, à l’impie :
Hibou plaintif, chienne allant mettre bas,
Louve au poil roux des champs de Lanuvie
Et renarde aux flancs plats !

Sur son chemin qu’une vipère glisse
Comme une flèche, et rende ses bidets
Fous de terreur. Moi, prévoyant auspice,
De l’Est, par mes souhaits,

En ses palus avant que se rejette
Du mauvais temps le prophétique oiseau,
J’évoquerai pour ceux que je regrette
Un oscine corbeau.

Va, Galatée, aux lieux que tu préfères ;
Va, sois heureuse, et pense à nous longtemps.
Et loin de toi les corneilles sévères
Les piverts tourmentants !

Vois néanmoins quel tumulte, en sa fuite,
Laisse Orion. Je connais la noirceur
Du flot de Brinde, et d’Iapyx ensuite
La perfide douceur.

De l’ennemi que les fils et les femmes
Éprouvent seuls les coups sourds des autans.
Et l’affreux bruit des gigantesques lames
Sur les bords palpitants !

Europe ainsi fia son corps de neige
Au faux taureau : l’audacieuse enfin
Pâlit devant la houle qui l’assiège
Et les bonds du dauphin.

Elle, tantôt, qui cueillait sur la rive
Pour chaque nymphe un bouquet gracieux,
N’aperçoit plus, sous la lune furtive,
Que la mer et les cieux.

Lorsque son pied de la Crète aux cent villes
Toucha le sol : « Mon père, ô nom trahi
Par ton enfant ! dit-elle ; ô fureurs viles !
Honneur évanoui !

« D’ou viens-je ? Où suis-je ? Une mort pour mon crime
Ne suffit pas. Veillé-je en déplorant
L’acte commis, ou, digne encor d’estime,
Un mensonge flagrant,

« Un rêve, issu de la porte éburnine,
M’abuse-t-il ? Quoi ! pour les larges flots
J’ai pu laisser notre cueille enfantine
De boutons frais éclos ?

« Ce taureau fourbe, à ma haine sans bornes
Qu’il soit livré, je le meurtris d’un fer ;
Dans un effort, oui, je te romps les cornes,
Monstre qui me fus cher !

« Lâche, j’ai fui la maison paternelle !
Lâche, à mourir j’hésite. Oh ! si des dieux
Un seul m’entend, contre moi qu’il appelle
Des lions furieux.

« Avant qu’ici mon teint se décolore
Et que la faim dessèche mes appas,
Je veux d’un tigre, en ma splendeur encore
Former le gai repas.

« Infâme Europe, un père absent te crie :
Meurs ! qu’attends-tu ? Pour terminer tes jours,
Sous cet ormeau ta ceinture flétrie
Te servira toujours.

« Si ces écueils, ces rocs à fine aiguille
Te plaisent mieux, cours donc t’abandonner
Au prompt orage, à moins, royale fille,

Que tu n’ailles tourner

« D’abjects fuseaux, concubine haïe
Par ta maîtresse. » — Amour l’arc détendu
Sa mère aussi, la bouche épanouie,
Avaient tout entendu.

Leurs ris cessés : « Abstiens-toi, dit Cyprine,
D’un courroux fier, de transports ennemis,
Quand ce taureau viendra sur ta poitrine
Poser son front soumis.

« Car, ton époux, c’est Zeus, dieu du tonnerre.
Plus de sanglots ! grandis à l’unisson
De ta fortune : un segment de la Terre
Portera ton beau nom. »

XXXIII

À LYDÉ

En ce jour sacré de Neptune,
Que faire bien ? Sors, active Lydé,
Ce cécube en un coin gardé,
Et chasse un peu la sagesse importune.

Là-haut tu vois pencher Phébus ;
Mais, comme si son char dormait encore,
Tu crains d’apporter cette amphore
Qui va datant du consul Bibulus.

Nous chanterons à tour de rôle,
Moi Neptunus, ses nymphes au front vert ;
Toi Latone, d’un luth disert,
Avec Cynthie, un carquois sur l’épaule ;

Finalement la déité
Qui règne à Gnide, aux cyclades insignes,
Et qu’à Paphos mènent des cygnes :
La Nuit aura son tribut mérité.

XXIX

À MÉCÈNE

Noble descendant des princes de Toscane,
Je garde à ta soif un cade vierge et vieux,
Ô Mécène, et j’ai pour tes cheveux
Fleurs de rosier, essence de balane,

Depuis bien longtemps. Accours, plus de retard !
Lorgne moins Tibur aux ondes cristallines,
Le
versant d’Ésule et les collines
De Télégon, parricide bâtard.

Laisse une abondance, assez fastidieuse,
Et ton beau palais qui touche au firmament ;
Oui, de Rome abandonne un moment
Les cris, le luxe et la fumée heureuse.

Aux grands quelquefois plaît la variété :
Un repas frugal sous un modeste lare,
Sans tapis ni dais de pourpre rare,
Souvent déride un visage attristé.

Déjà l’astre clair du père d’Andromède
Rallume ses feux ; ainsi que Procyon
Déjà mord l’étoile du Lion,
Et le soleil de chaleurs nous excède.

Déjà le pasteur, avec son troupeau las,
Cherche l’eau, sous l’ombre et les bosquets sauvages
De Sylvain ; tous muets, les rivages
Des vents légers regrettent les ébats.

Mais toi, cependant, le bien public t’excite ;
Tu crains pour la ville, en tes labeurs accrus
Ce que Bactre, autrefois à Cyrus,
Complote, unie au Sère, au fougueux Scythe.

Un dieu prudemment dérobe à tous les yeux,
Sous un voile épais, l’avenir et ses chances ;
Il se rit du mortel dont les transes
Passent le but. Songe à régler au mieux

L’utile présent : le reste coule et passe
À l’instar du fleuve, en paix tantôt marchant,
Au milieu d’un uniforme champ,
Vers l’onde étrusque, et tantôt, rude masse,

Roulant pêle-mêle arbres, maisons, troupeaux,
Rochers éboulés, — aux clameurs des montagnes,
Aux clameurs des forêts leurs compagnes,

Quand un déluge arrache à leur repos

Les flots assoupis. Celui-là vit son maître
Et content, qui peut se dire chaque soir :
« J’ai vécu ! Que demain d’un ciel noir
Zeus nous recouvre, ou qu’il fasse renaître

Un soleil brillant, il ne rendra pas vain
Le passé réel ; et jamais son empire
Ne saurait ni changer ni détruire
Ce qu’une fois l’heure emporta soudain. »

Joyeuse toujours de sa tâche inhumaine,
Tenace à jouer son jeu plus qu’insolent,
La Fortune, aveuglée, aveuglant,
D’un seuil à l’autre au hasard se promène

L’atteins-je ? à merveille. Avec célérité
S’enfuit-elle ailleurs ? ses dons, je les résigne ;
Je m’enferme en une vertu digne,
Ne demandant qu’honnête pauvreté.

Que d’autres, au choc des tempêtes d’Afrique
Dont mugit leur mât, s’abaissent à des vœux
Indécents, offrant l’aumône aux dieux,
Pour que l’Egée, en son sein colérique,

N’engouffre leur charge et de Cypre et de Tyr :
Moi, de tout malheur, sur ma barque à deux rames,

Un vent tiède, et vos propices flammes,
Divins Gémeaux, viennent me garantir.

XXX

ÉPILOGUE

J’ai fini cette œuvre, au métal durable,
Pyramide altière, incommensurable,
Que la pluie à flots, l’aquilon bramant,
Kronos dans sa fuite et l’entassement
Des siècles futurs laisseront intacte.
Je me survivrai ; ma gloire compacte
Vaincra Libitine : oui, mon nom croîtra,
Toujours rajeuni, tant qu’au Capitole
Monteront grand prêtre et vierge ignicole.
Aux bords où mugit l’Aufide, on dira,
Comme au sol aride, à peuple rustique,
Où régna Daunus, que, d’humble puissant,
Horace importa le mode éolique
Dans le vers latin. Muse au noble accent,
D’un juste succès t’enorgueillissant,
Pare mes cheveux du laurier delphique.

I

À VÉNUS

Ta fougue, ô Vénus, me déclare
L’ancienne guerre ? Ah ! grâce, épargne-moi !
Au temps de la bonne Cynare
Je ne suis plus. Sous ton ardente loi,

Du cher Amour mère cruelle,
Cesse d’étreindre un homme, sage enfin
Vers
cinquante ans : cours où t’appelle
Des jouvenceaux le suppliant refrain.

Avec d’autres chances d’estime,
Bercée au vol de tes cygnes neigeux,
Tu descendras chez Paul Maxime,
Si ta main cherche un cœur apte aux doux jeux.

Car il est noble, et plein de grâce,
Et non muet pour l’accusé hagard
Jeune, les mille arts qu’il embrassa
Feront de lui ton fier porte-étendard.

Et quand il vaincra par son galbe
L’or qu’un rival excelle à manier,
Il te mettra près des flots d’Albe,
En marbre fin, sous toit de citronnier.

Là-bas pour ta narine sainte
Combien d’encens ! Sans compter le hautbois,
Lyre et flûte de Bérécynthe
À ton oreille y marieront leurs voix.

Deux fois le jour, louant ta gloire,
Adolescents, tendres vierges en rond,
Là sur le sol, d’un pied d’ivoire,
Chœurs saliens, à trois temps bondiront.

Moi, désormais rien ne me tente ;
Fille ou garçon, plus d’espoir d’amours vrais.
Adieu ma coupe militante !
De fleurs d’avril adieu les bandeaux frais !

Mais, Ligurine, sur ma joue,
D’où vient, hélas ! qu’une larme descend ?
D’où vient que ma langue se noue
Et soudain garde un mutisme indécent ?

Cruel c’est toi, la nuit, qu’en songe
Pressent mes bras : tantôt je te poursuis

Au Champ de Mars ; tantôt je plonge
Pour te reprendre au Tibre où tu me fuis.

II

À JULE ANTOINE

Jule, quiconque ose suivre Pindare,
D’ailes de cire use au sein de l’éther ;
Il donnera bientôt, nouvel Icare,
Son nom à quelque mer.

Comme un torrent, dont la pluie enfle l’onde,
Tombe d’un mont en franchissant son lit,
Ainsi Pindare, immense flot, jaillit
De sa source profonde,

Digne à bon droit du rameau d’Apollon,
Soit qu’il émaille un large dithyrambe
De termes neufs, et se soustraie ingambe
Aux jougs du saint vallon ;

Soit qu’il célèbre ou les dieux, ou ces princes,
Leurs rejetons, qui du centaure affreux,
De la Chimère, aux gigantesques feux,
Purgeaient villes, provinces ;

Soit qu’il redise athlètes et chevaux
Rentrant vainqueurs des carrières d’Élide
Pour leur renom monument plus solide
Que cent bronzes rivaux ;

Soit qu’il regrette un héros à sa belle
Ravi trop tôt, et l’arrache d’un pleur,
En exaltant son cœur d’or, sa valeur,
À la Parque rebelle.

Aux champs de l’air quand le cygne thébain
Prend son essor, Antoine, il y domine
Royalement. Mais ainsi que du thym
L’abeille de Matine

Cueille, en peinant, les sucs délicieux
Moi, près des eaux, dans l’ombreuse retraite
Du frais Tibur, je forge, humble poète,
Des vers laborieux.

C’est à ton luth d’une meilleure école
De saluer, sous ses justes lauriers,
César venant pousser au Capitole
Les Sicambres altiers ;

César, des Dieux et du Sort à la terre
Le plus beau don, le plus parfait encor,
Comme leurs mains, revît-on l’âge d’or,
Ne pourraient en refaire.

Chante, au retour longuement imploré
Du brave Auguste, et l’ivresse romaine,
Et nos grands jeux, enfin de toute haine
Le Forum délivré.

Moi-même alors, si ma voix en est digne,
A tes côtés heureux d’être entendu :
« Ô jour charmant ! dirai-je, ô jour insigne !
César nous est rendu. »

Mais il s’avance, on clame : « Io victoire ! »
Nous, de clamer cent fois : « Victoire Io ! »
Puis aux dieux bons d’offrir, pieux duo,
Un encens méritoire.

Tu leur dois bien dix génisses, dix bœufs :
Pour moi, le sang d’un veau, loin de sa mère
Broutant déjà la verdure éphémère,
Acquittera mes vœux.

Son jeune front imite de la lune
Le fin croissant, à sa troisième nuit :
Étoile blanche au beau milieu reluit ;
Toute la robe est brune.

III

À MELPOMÈNE

Celui qu’au berceau, Melpomène,
Tu distinguas d’un sourire flatteur,
Ne sera point un grand lutteur
Aux jeux du l’Isthme ; en la lice achéenne,

D’ardents coursiers n’entraîneront
Son char vanté ; ni quelque heureuse guerre,
Où l’orgueil des rois vienne à terre
Ne lui fera gravir, laurier au front,

Le Capitole magnifique.
Mais de Tibur les limpides ruisseaux
Et des bois les épais rameaux
Rendront fameux ses vers d’ordre éolique.

Rome, la reine des cités,
Parmi les chœurs des chantres pleins de grâce
Daigne m’admettre, et sur ma trace
Les envieux semblent moins excités.

Ô Piéride, vierge insigne,
Dont le luth d’or jette de tendres sons,
Toi qui pourrais à des poissons,
Si tu voulais, donner la voix du cygne,

Je dois à tes constants bienfaits
Que le passant du doigt me montre, comme
L’honneur des poètes du Rome
Par toi je vis — et je plais… si je plais.

IV

ÉLOGE DE DRUSUS

Tel que cet oiseau, ministre du tonnerre,
Nommé par Jovis le chef du peuple ailé
Pour avoir, d’une fidèle serre,
Mis Ganymède au séjour étoilé :

D’abord sa jeunesse et sa vigueur native
L’arrachant du nid, aigle inhabile encor,
Au printemps, son aile appréhensive
Apprit d’Éole, en un premier essor,

Les routes de l’air ; bientôt de mille ouailles
Un superbe élan le rendit la terreur
Et l’amour du sang et des batailles
Lui fit braver les dragons en fureur ;

Ou tel qu’un lion, de la fauve mamelle
À peine sevré, surprend le daim joyeux
Qui, roulé parmi l’herbe nouvelle
Offre à sa dent un début précieux ;

Tel, apparaissant sous les Alpes rhétiques,
Drusus attaqua les Vindéliciens,
Fiers porteurs de ces haches scythiques
Dont l’Amazone usait aux jours anciens.

Qui leur conseilla cette arme ? Je l’ignore ;
Savoir toute chose à l’homme est refusé :
Mais leur ost, maître au loin hier encore,
Par un bras vierge enfin pulvérisé,

Sentit ce que peut une sève robuste
Une âme nourrie en d’immortels girons,
Ce que peut du paternel Auguste
L’exemple saint sur les jeunes Nérons.

Les forts sont issus des forts, des héroïques.
Du feu de leur père héritent le taureau,
Le coursier ; l’aigle, de mœurs belliques,
N’engendre pas le faible tourtereau.

Mais la discipline accroît la force innée ;
D’austères leçons vigorisent l’esprit
Une fois leur base éliminée,
Le meilleur fond aisément se flétrit.

Que ne dois-tu pas aux Nérons, chère Rome ?
Témoin le Métaure, Asdrubal dérouté,
Et ce jour, d’un radieux symptôme,
Du sol latin chassant l’obscurité ;

Première faveur de Mars à l’Italie,
Depuis qu’en nos champs galopait l’Africain,
Comme aux bois un rapide incendie,
Comme sur mer des tempêtes sans frein.

La romaine gent de victoire en victoire
Marcha désormais ; ses temples, dévastés
Par les chocs de sa rivale noire,
Virent leurs dieux rétablis et fêtés.

« Ô cerfs, que des loups l’ongle barbare opprime,
Dit finalement le perfide Annibal,
Nous bravons ceux qu’un triomphe opime
Serait de fuir jusqu’au rempart natal.

« D’Ilion brûlé cette race bannie,
Longtemps le jouet des flots tyrrhéniens,
Débarqua dans toute l’Ausonie
Ses déités, ses fils et ses doyens.

« C’est le chêne altier qu’aux forêts de l’Algide
De ses longs rameaux le fer va dépouillant :
Il
se fait, sous la bipenne avide,
Un cœur plus dur, un front plus verdoyant.

« D’Hercule trompant la massue indignée,
L’Hydre était moins prompte à renaître au soleil ;

La Colchide et Thèbe — Echionée
N’eurent jamais de prodige pareil.

« Submergez ce peuple, il sort plus beau de l’onde ;
Battez-le, son glaive aussitôt primera,
Et sa gloire, éblouissant le monde
Aux chants guerriers de thème servira.

« Je n’enverrai plus au sénat de Carthage
D’orgueilleux courriers. Mon frère descendu
Chez les morts, notre antique avantage,
L’espoir du nom, tout est perdu, perdu ! »

Rien n’est impossible aux bras puissants des Claude
Jupiter lui-même assiste ces héros
Au péril, leurs savantes méthodes
En font toujours la fleur des généraux.

V

À AUGUSTE

Fils des dieux bons, toi du saint Capitole
Le sûr gardien, au loin c’est trop rester :
Nos sénateurs reçurent ta parole
D’un prompt retour, viens l’acquitter.

A ton pays, grand chef, rends sa lumière.
Dès que ta face, à l’instar du printemps,
Reluit sur nous, l’heure passe légère
Les cieux brillent plus éclatants.

Comme une mère appelant par ses larmes,
Par mille vœux, son tendre jouvenceau,
Que le Notus, depuis trois ans d’alarmes,
Sépare de son doux berceau,

Tout au delà des ondes de Carpathe ;
La malheureuse a toujours l’œil au port
Telle, ô César, ta Rome non ingrate
Te redemande avec transport.

Car, grâce à toi, le bœuf erre tranquille,
Cérès partout donne une ample moisson ;
Le nautonier vogue en paix d’île en île ;
L’Honneur rougirait d’un soupçon.

Du chaste hymen s’éloigne l’adultère ;
Les mœurs, les lois ont le vice banni.
D’enfants à lui s’enorgueillit le père ;
Sans retard le crime est puni.

Qui donc craindrait Parthes, Gélons ensemble ?
Qui les guerriers monstrueux des Germains,
Tant que César reste debout ? Qui tremble
Aux chocs espagnols et romains ?

Chacun s’enfonce en ses vertes collines,
Va marier la vigne avec l’ormeau,
Puis, retournant aux liqueurs purpurines,
T’invoque, à table, en dieu nouveau.

De la patère une sainte allégresse
Répand le vin ; à nos divinités
S’adjoint la tienne : ainsi jadis en Grèce
Castor, Hercule étaient fêtés.

« Oh ! puisses-tu, doux chef, sur l’Hespérie
Régner longtemps ! » Voilà notre oraison,
Dès l’aube, à jeun, et de même en frairie,
Quand Phébus plonge à l’horizon.

VI

À APOLLON

Dieu, qui punis l’orgueil de Niobé,
Criblas de traits le ravisseur Titye,
Sous Ilion presque en ses mains tombé
Couchas l’homme de Phtie,

Guerrier sans pair, mais faible devant toi ;
Quoique en héros, fils de Thétis marine,
Son bras terrible allât semant l’effroi,
La mort et la ruine !

Ainsi qu’un pin par la hache entamé,
Comme un cyprès renversé par la foudre,
De Troie enfin son corps inanimé
Couvrit au loin la poudre.

Certes il n’eût pas, caché dans ce cheval,
Présent trompeur du camp grec à Minerve,
Surpris un peuple au sein d’un festival,
Une cour qui s’énerve.

Mais en plein jour, fatal aux prisonniers,
Il eût brûlé jusqu'au plus petit être,
Las ! plongé même aux achéens brasiers
L'enfant encore à naître,

Si Jupiter, fléchi par toi soudain
Et par Vénus, n'avait permis qu'Énée
Pût rebâtir une Troie au lointain,
Plus forte que l'aînée.

Ami du Xanthe, au flot réparateur,
Maître divin de l'argive Thalie,
Tendre Agyeus, Phébus, défends l'honneur
Des Muses d'Italie.

Phébus m'inspire, oui, Phébus m'a donné
L'art, le renom d'un prince du Parnasse.
Jeunes garçons, issus d'un sang prôné,
Vierges de grande race,

Vous que chérit la reine de Délos,
Dont l'arc atteint les lynx, le cerf rapide,
Observez bien le rythme de Lesbos
Et mon doigt qui vous guide,

Tout en chantant Latoïde Apollon,
Tout en chantant l'astre au croissant fidèle
Par qui le blé mûrit dans le sillon,
Le mois se renouvelle.

Mères un jour, vous direz : « Nous aussi
Du nouveau siècle embellîmes la fête,
Charmant les dieux sous le plectre choisi
D’Horace le poète. »

VII

À TORQUATUS

La neige a disparu, les prés sont verdoyants,
Aux bois les feuilles renaissent ;
D’aspect la terre change, et les fleuves abaissent
Leurs flots naguère bruyants.

Les Grâces, sans un voile, osent sur la pelouse
Avec les Nymphes bondir.
Du néant de nos jours vole nous avertir
L’année, et l’heure jalouse.

Le froid tombe aux zéphyrs ; le printemps disparaît
Devant l’été, que l’automne
Met en fuite à son tour ; puis l’hiver monotone
Succède aux fruits tout d’un trait.

Des lunes cependant se refait la lumière :
Nous, quand nous allons là-bas
Rejoindre Ancus, Tullas et le père Enéas.
Nous restons ombre et poussière.

Et qui sait si les dieux d’un nouveau lendemain
Allongeront notre course ?
Ce qu’on jette aux plaisirs est de moins pour la bourse
D’un héritier inhumain.

Torquate, une fois mort, lorsque dans l’autre monde
Ton arrêt sera dicté.
Au jour ne te rendront ni ton austérité,
Ni ton rang, ni ta faconde.

Car Diane jamais s’exima des enfers
Le pudibond Hippolyte ;
De son Pirithoüs Thésée, au noir Cocyte,
Ne pourrait rompre les fers.

VIII

À CENSORINUS

Censorinus, je donnerais gaîment
À mes amis des bronzes, des porphyres ;
Je donnerais ces trépieds, vieux paiement
Des exploits grecs et de mes dons, les pires
Ne t’écherraient, si j’avais sous ma main
Ces œuvres d’art, où Scopas et Parrhase
Font respirer, peint ou droit sur sa base,
Tantôt un dieu, tantôt un être humain.
Mais je suis pauvre, et tes goûts, ta fortune,
D’objets de luxe ont peuplé tes lambris.
L’ode te plaît : je puis t’en offrir une,
Et des bons vers te redire le prix.
Les mentions des marbres populaires,
Ressuscitant un brave général
Après sa mort, les retraites célères,
L’écrasement de l’impie Annibal,
Carthage même en proie à l’incendie,
Tout parle moins pour le renom certain
De son vainqueur, Scipion l’Africain,
Que les accents de l’aigle de Rudie.

Si le poète est muet, la vertu
Perd son loyer. Fils de Mars, de Sylvie,
Qu’un dur silence eût plané sur ta vie,
Malgré ta Rome, hélas ! où serais-tu ?
C’est par l’esprit, la faveur, les données
Des luths puissants qu’au Styx ne tombant pas
Éaque siège aux îles fortunées.
La Muse venge un héros du trépas,
L’emporte au ciel. Ainsi l’ardent Hercule
Goûte sa part des célestes festins
Et les Gémeaux, astres des noirs matins,
Sauvent les nefs que la vague bouscule.
Ainsi Bacchus, orné de pampres verts,
Entend là-haut les vœux par l’homme offerts.

IX

À LOLLIUS

Ami, ne crois pas que jamais ils périssent,
Ces rythmes venus d’un fils persévérant
De l’Aufide au sonore courant,
Pour qu’aux accords de la lyre ils s’unissent.

Si le grand Homère en haut de l’Hélicon
Trône le premier, Alcée et Stésichore,
Et Pindare et Simonide encore,
Graves et fiers, ont aussi leur renom.

Ce qu’Anacréon traça d’odes charmantes,
Le temps le respecte ; un perdurable écho
Nous redit les soupirs que Sapho
A modulés sur ses cordes aimantes.

Hélène n’est point la seule qui brûla
D’un feu criminel, pour une chevelure
Bien peignée, une fine tournure,
Un train royal, des habits de gala ;

Teucer n’arma seul d’une flèche empennée
L’arc cydonien ; plus d’un peuple investit
Ilion ; maint guerrier combattit,
Avant Sthénèle, avant Idoménée,

D’épiques combats ; d’autres fougueux Hectors,
D’autres généreux et braves Déiphobes,
Pour sauver enfants et dames probes,
Aux coups mortels dévouèrent leurs corps.

Mille vaillants chefs devancèrent Atride
Ici-bas ; mais tous, sans regrets et sans bruit,
Sont couchés dans l’éternelle nuit :
Il leur manqua la voix d’un Parnasside.

Du lâche au tombeau le héros ignoré
Diffère très peu. Moi donc, sur cette terre,
Ton grand nom, je ne veux pas le taire,
Ô Lollius, et point ne souffrirai

Qu’un oubli jaloux impunément efface
Tes nombreux travaux. Esprit toujours prudent,
Esprit droit, le sort te secondant
Ou se montrant sous une hostile face,

Vengeur des méfaits de la cupidité,
Insensible à l’or, tyrannique chimère,
On te voit consul, non éphémère,
Mais chaque fois que, juge accrédité,

Tu vas préférant l’honnête au profitable,
Et que, rejetant, l’œil fier, de vils présents,
À travers un ramas d’opposants
Ton zèle obtient la tête du coupable.

Le titre d’heureux n’appartient nullement
À l’homme enrichi ; ce titre est le partage
Du mortel qui sait user en sage
Des biens chez lui tombés du firmament ;

Qui sait endurer la misère insipide,
Qui plus que la mort craint la honte du mal :
Celui-là pour son pays natal
Et ses amis mourra, l’âme intrépide.

X

À LIGURINUS

Enfant toujours cruel, fier mignon d’Amathonte,
Quand un duvet forcé viendra te faire honte,
Quand ces cheveux flottants sous l’acier devront choir,
Et que ce teint, pareil à la rose splendide,

S’ombragera des fils de quelque barbe hispide,
Las ! souvent tu diras, près du brutal miroir :
« Que n’étais-je autrefois d’une humeur moins sauvage,
Ou que n’ai-je à présent l’éclat du premier âge ! »

XI

À PHYLLIS

J’ai d’un vin d’Albe, atteignant dix automnes,
Un cade entier, Phyllis ; en mon jardin,
L’ache touffue assure des couronnes ;
Le lierre abonde enfin,

Pour tes cheveux parure souveraine.
Dans ma maison l’argent s’étale et rit ;
L’autel n’attend, ceint de chaste verveine,
Que le sang d’un cabrit.

Tout serviteur s’empresse ; on voit en foule,
Deçà, delà, courir filles, garçons,
Et sur le toit la flamme active roule
De fumeux tourbillons.

Veux-tu savoir à quelle fête intime
Je te convie ? Il s’agit, cette fois,
Des ides qui de Vénus maritime
Partagent le beau mois :

Jour solennel à mes yeux, je m’en flatte,
Voire plus saint que mon propre natal,
Puisque de lui mon cher Mécène date
Son voyage vital.

Quant à Télèphe, objet de ta poursuite,
Et dont le rang prime ici-bas le tien,
Une beauté riche, au plaisir instruite,
Dans ses doux fers le tient.

De Phaéton que la chute refrène
Les fous désirs. Pégase, rejetant
Bellérophon sur sa terrestre arène,
Te conseille d’autant

De n’aspirer qu’aux biens à ta portée,
De t’en tenir — le contraire est un mal —
À tes égaux. Viens donc, belle invitée,
Toi mon amour final,

Car, toi perdue, adieu toute autre femme !
Apprends des airs que ton accent chéri
Me redira : le chant sert de dictame
Au cœur endolori.

XII

À VIRGILE

Les vents de Thrace, escorte du printemps,
Poussent les nefs sur la mer adoucie ;
L’herbe respire, et de glaçons flottants
La rivière n’est plus grossie.

D’un sang royal éternel déshonneur
Pour sa vengeance envers un grand parjure,
Progné, d’Itys déplorant le malheur,
Refait son nid d’heureux augure.

Sous la feuillée, avec leurs chalumeaux.
Nos gais pasteurs, luttant de mélodie,
Charment le dieu qui chérit les troupeaux
Et les ombrages d’Arcadie.

Virgile. ainsi la soif est de saison :
Mais si tu veux un calés sans mélange,
Client des fils d’opulente maison,
Donne-moi du nard en échange.

Le moindre onyx de ce parfum choisi
Fera sortir des greniers de Sulpice
Un cade, hostile au plus léger souci
Autant qu’aux beaux rêves propice.

L’offre te plaît ? alors hâte le pas,
Salaire en main, car mes coupes de hêtre
Ne vont gratis t’humecter le lampas,
Comme celles d’un riche maître.

Fi des retards, trêve à l’ardeur du gain !
En attendant qu’au bûcher l’on te pleure.
Mêle aux devoirs un peu de fol entrain :
S’affolir est doux à son heure.

XIII

À LYCÉ

Lycé, les dieux m’ont entendu ; les dieux
M’ont entendu, Lycé ; te voilà vieille,
Et tu veux être une merveille
Tu ris, tu bois, l’air audacieux.

Ivre à tomber, ta voix cassée implore
L’Amour rétif. Il habite un doux front
De l’âge encor bravant l’affront :
Va, c’est Khias, au luth si sonore.

Avec mépris, des chênes jadis verts
Amour s’éloigne ; aussi fuit-il les rides,
Les cheveux blancs, les dents fétides,
Seuls agréments qu’offrent tes hivers.

Pourpres de Cos, ni pierres précieuses
Ne te rendront jamais ce beau passé
Qu’en nos fastes le Temps pressé
Ensevelit de ses mains poudreuses.

Où sont, hélas ! ta vénus, tes couleurs
Ton port divin ? Que reste-t-il de celle
Qui,
jetant sa vive étincelle,
Sut égayer mes propres douleurs,

Heureuse même, après Cynare, et reine
Par cent trésors ? Mais le cruel Destin
Faucha Cynare à son matin,
Et réserva l'indomptable haleine

D'une corbine à l'affreuse Lycé,
Pour que longtemps notre chaude jeunesse
Pût railler sur son droit d'aînesse
Ce vieux flambeau dûment éclipsé.

XIV

À AUGUSTE

Par quels monuments, par quelle offrande juste
L’amour du Sénat et du peuple romain
Pourra-t-il, sur le marbre ou l’airain,
Éterniser tes bienfaits, cher Auguste,

Ô toi le plus grand des princes que Phébus
Éclaire ici-bas de ses rayons propices ;
Toi qui viens d’apprendre aux Vindélices,
Jusqu’à ce jour te niant leurs tributs,

Ton pouvoir guerrier ? Car tes soldats modèles,
Sous l’actif Drusus, ont cent fois châtié
Le Génaune ignorant le pitié,
Le Brenne agile, enfin les citadelles,

Des sommets alpins affreux couronnement.
L’ainé des Nérons bientôt à fond s’engage
Dans la lutte, et du Rhète sauvage
Son bras vengeur triomphe heureusement.

Au fort des combats, l’on vit par myriades
Ses coups martelant tout un peuple excité
À mourir en pleine liberté :
Comme l’Auster, quand le chœur des Pléiades

Entr’ouvre la nue, accourt bouleversant
Les flots indomptés, ainsi l’ardent Tibère
Poursuivait l’ennemi ventre à terre,
Sur son coursier dans ces chocs frémissant.

Ou tel que l’Aufide, aux rives mugissantes,
Roulé emmi les champs par Daunus consacrés,
Quand, terrible, il menace les prés
Et la moisson de ses vagues croissantes,

Tel ce Claudius, sublime de vigueur,
Enfonçait partout les turmes des barbares
Cuirassés,
et, de sanglantes mares
Couvrant le sol, sans perte était vainqueur,

Grâce à ton génie, à tes fières cohortes,
À tes dieux puissants. Au jour même où le seuil
Du palais d’Alexandrie en deuil
S’ouvrit pour toi, comme toutes les portes,

La Fortune encor, fidèle après quinze ans,
À ton étendard concède la victoire,
Et, docile à tes souhaits de gloire,

Fait applaudir tant d’actes imposants.

Désormais Cantabre, autrefois indomptable,
Scythe vagabond, Mède avec Indien,
Chacun t’aime, ô visible gardien
De l’Italie et de Rome si stable.

À toi sont soumis le Nil mystérieux,
Le Danube immense et le Tigre célère,
Puis là-bas, vers le Picte insulaire,
L’Océan, plein de monstres furieux.

A toi les respects du Gaulois impavide,
De l’Ibère inculte, autre esclave empressé,
Le Sicambre, au carnage dressé,
À tes genoux pose son carquois vide.

XV

LOUANGES D'AUGUSTE

J’allais chanter Mars et les cités vaincues ;
Phébus, de son plectre alors m’intimidant :
« Quoi ! dit-il, tes voiles exiguës
Risquer la mer ? » — César, ton ascendant
Sur notre heureux sol ramena l’abondance ;
À notre Jovis il rendit ces drapeaux
Dont le Parthe, en sa noire impudence,
Ornait ses murs, et, dans un doux repos
Enfermant Janus, constamment il réprime
Les pas frauduleux hors des chemins battus ;
En un mot, il a chassé le crime
Et rappelé les antiques vertus,
Qui du nom latin, des familles itales,
Accrurent la force, et par qui fut porté,
Du couchant aux mers orientales,
L’éclat de Rome avec sa majesté.
Auguste debout, plus de guerres civiles
Ni de violence exilant tout loisir ;

Plus de haine aiguisant dans nos villes
Des fers d’épée infâmes à plaisir.

Non, les riverains du Danube, le Sère,
Le Gète vaillant les Sarmates hardis,
Le Persan, déloyal adversaire,
N’enfreindront pas les juliens édits.
Et nous, chaque jour de travail ou de fête,
Goûtant de Liber la joyeuse liqueur,
(Aux grands dieux toute prière faite),
Avec nos fils, nos matrones en chœur,
Nous dirons, au bruit des flûtes lydiennes,
Comme au bon vieux temps, les chefs pleins d’équité,
Anchisès et les gloires troyennes,
L’alme Vénus et sa postérité.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Phe-bot
- Zyephyrus
- Phe
- Levana Taylor
- MarcBot
- YannBot
- Marc
- Candalua
- ThomasBot
- Synchronyme
- Caton
- FanfaronAli
- Hespehel
- Le ciel est par dessus le toit
- Yann
- Sergey kudryavtsev
- Nysalor
- ThomasV
- VolkovBot
- M0tty
- VIGNERON
- Acélan
- Mandrak
- LaosLos
- Sapcal22
- Zhaladshar

- Artocarpus
- Wikielwikingo
- Frédéric Mahé
- Ernest-Mtl
- BeatrixBelibaste
- Cantons-de-l'Est
- Dmitrismirnov
- Iketsi
- François
- 555.bot
- LA2
- Shruggy
- Serged

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur